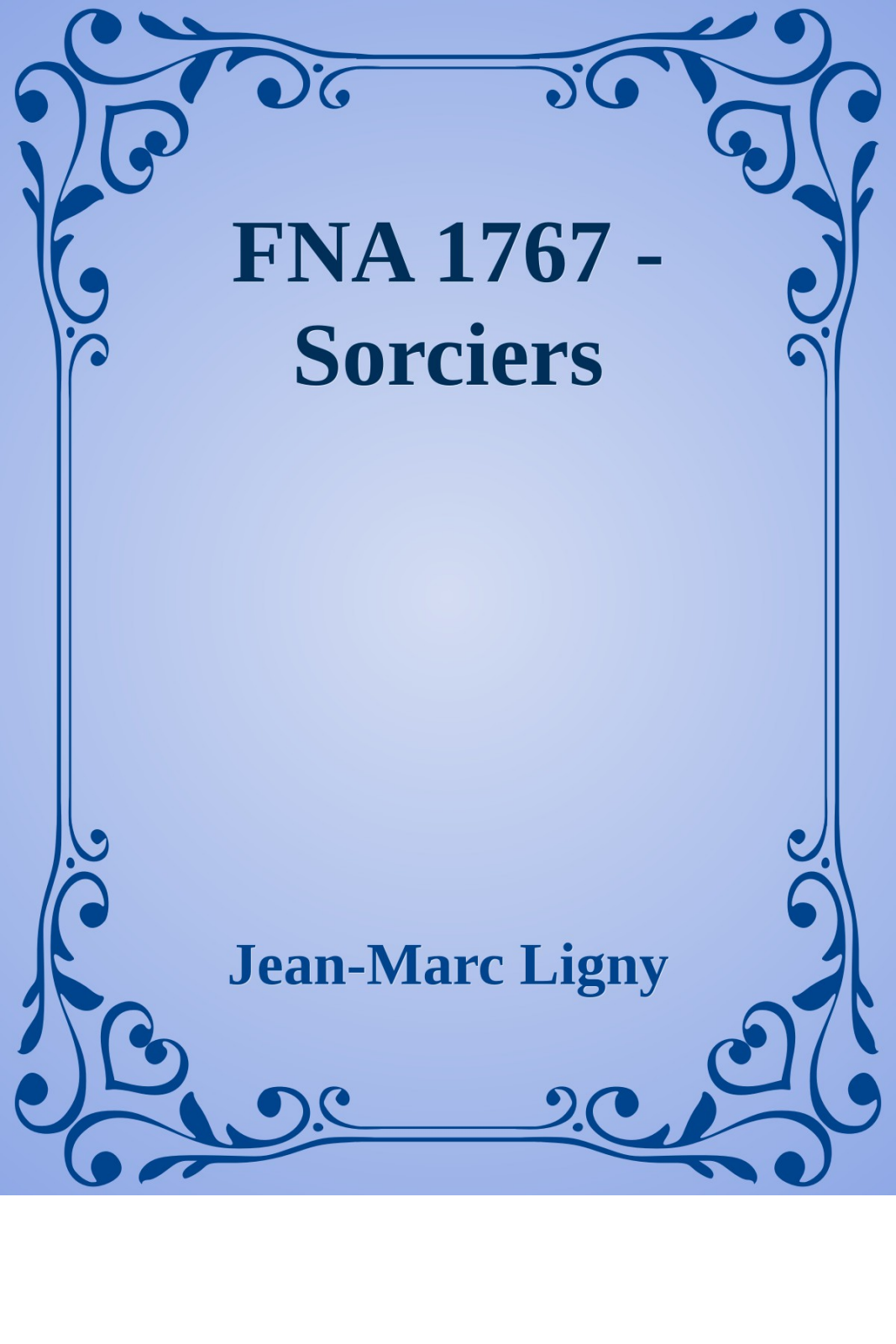




FNA 1767 - Sorcières

Jean-Marc Ligny

VISIT...

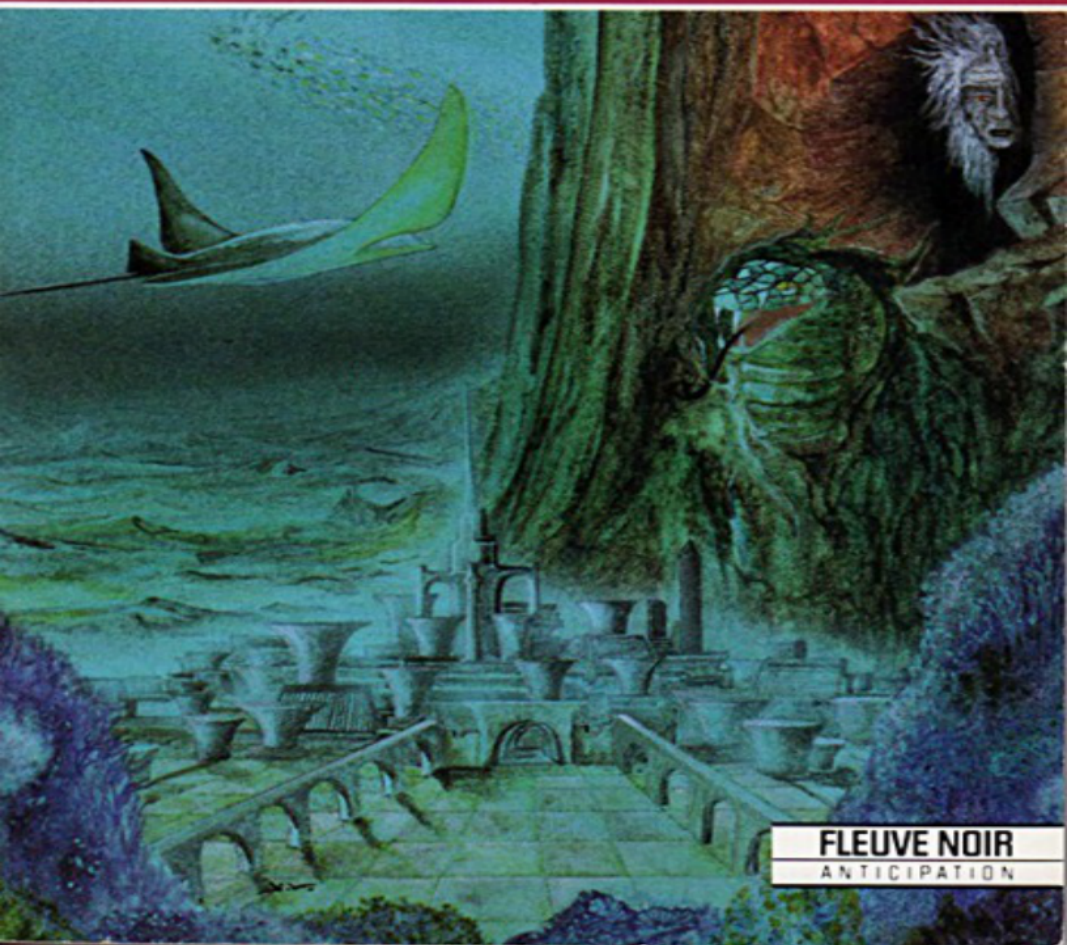
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

SUCCUBES

Livre II : Sorciers



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

SUCCUBES

Livre II : Sorciers

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

*There is a star in the sky
Guiding my way with its light
And in the glow of the moon
Know my deliverance will come soon*

Depeche Mode,
Waiting for the night

Musique : Bel Canto, the Creatures, Depeche Mode

3e Partie

Cheveux d'Argent

L'imminence du Grand Départ

...Sîr vit les démons surgir des turbulences qui nimbaient la Porte Entre les Mondes. Il n'avait que son corps et sa foi pour se protéger de leurs attaques. Ramassant un caillou, Sîr le leva vers le Vrai Soleil et s'écria : « O Galova ! Charge ce caillou de Ta puissance, et libère-moi ! Car je délivrerai Ton Monde. » Alors le caillou devint chaud, vert et brillant. Et les démons disparurent dans le néant, ainsi que la Porte mystérieuse par où ils étaient venus. Voici comment Galova donna la Pierre Verte aux Nouveaux Hommes, et comment Sîr perdit la Porte Entre les Mondes. Il la chercha sa vie durant, et fut nommé : Second Errant.

Les Dits des Six Errants

Devant la porte Sud de Mérontori, le Va rassemble l'immense foule des pèlerins, des fanatiques, des aventuriers, ceux qui n'ont rien à perdre ou tout à gagner. Chaque jour ce gigantesque campement s'étend davantage, empiète sur les bois et les champs alentours. Chaque jour, malgré une garde renforcée et des patrouilles omniprésentes, des heurts opposent autochtones et pèlerins — des heurts qui dégénèrent souvent en batailles, se concluent par des morts et de nombreux blessés. Chaque jour, prières et offrandes se succèdent sur le Tertre Sacré, édifié au milieu du camp. Chaque nuit vols et pillages fleurissent dans la cité.

Inquiet pour l'avenir, le Maître Protecteur ne cesse de répéter que le Va doit s'ébranler au plus vite, faute de quoi il ne répondra plus de la sécurité à Mérontori.

Le Concile du Temple Céleste siège sans discontinuer, grossi par de nouvelles personnalités venues de tout le pays pour participer au Va sacré. Parmi l'assemblée passionnée par ce voyage initiatique, quelqu'un ne dit mot et se replie sur lui-même : Faau Kou Lorkein.

Car cette certitude grandit en lui : Feïn n'est pas mort.

Il ne s'est jamais écrasé sur l'autel de noire, son corps n'a pas été emporté par cette hypothétique sorcière — laquelle n'a pas été retrouvée, au bout d'un mois de recherches... Feïn, ce bâtard, n'était

pas seulement un simple d'esprit — ou alors la puissance de Chimère n'a plus de limites. Il peut revenir à tout moment, sous la forme d'un démon — revenir me hanter malgré mon Doigt Vert, jusqu'à ce que je perde l'esprit ou la vie ! Il envahit déjà mes pensées et mes rêves...

Faaou Kou aimerait partager son inquiétude, alléger le poids écrasant de ces pensées secrètes, mais son cousin et ami Jiad Kaïn, peu intéressé par le Va, est rentré à Sirtori. Ceux d'ici sont trop veules ou trop fanatiques, incapables de lui venir en aide ni même de comprendre ses craintes surnaturelles. Seul le Va, espère-t-il, peut me libérer des griffes de mon fils démoniaque... Loin du Temple, loin de Mérontori, de cette tragédie...

Faaou Kou Lorkein est dévié de son obsession par le tour de la discussion : les hérétiques, faux prophètes et adorateurs de l'Etoile Rouge se multiplient, apprend-il. Une sorcière, montée sur une jument bicaude tatouée de la Main de Galova, écume la région et répand la révolte. Elle aurait même commis des meurtres...

— Je la connais ! s'écrie Faaou Kou Lorkein en se levant. (Tous se tournent vers lui avec étonnement.) C'est elle qui a commis l'audace de s'introduire dans le Temple Céleste, il y a un mois, pour emporter le corps du sacrifié...

Ce mensonge sonne faux à ses oreilles. Il espère que les autres ne l'entendent pas ainsi... L'Harmoniseur Suprême Drod Sau Barth pose sur Faaou Kou un regard cruel.

— Je n'étais pas au courant, dit-il d'une voix douce. Elle n'a pas été arrêtée ?

— Eh bien, c'est-à-dire... (Faaou Kou s'aperçoit que l'Harmoniseur n'a pas l'esprit aussi divagant qu'il le laisse croire — et qu'il représente, aux yeux de tous ces notables de province, un pouvoir incontestable. Ne pas l'informer de cet incident fut une erreur, une lourde erreur.) Elle a usé de puissants sortilèges pour s'échapper, explique-t-il. Deux de nos meilleurs Protectors ont trouvé la mort...

— Des sortilèges, hein ? Dans l'enceinte du Temple Céleste ?

Les petits yeux félins de Drod Sau Barth transpercent l'Interpréteur jusqu'au fond de son âme. Il a la désagréable impression que tous ses secrets, toutes ses intrigues sont percées à jour, étalées sur la table du Concile.

— Eh bien... en fait..., balbutie-t-il, décontenancé, elle avait très certainement des complices dans la foule. Il s'agissait à coup sûr d'une conjuration de sorciers, dont le but était de voler le corps du sacrifié, pour l'utiliser à des fins sacrilèges et démoniaques. Bien entendu, j'ai lancé une escouade de Protectors d'élite sur sa piste...

— Tu mens comme tu respires, Faaou Kou Lorkein, l'accuse froidement Drod Sau Barth. Tu crois sans doute qu'en passant mes journées à méditer dans la tour, j'ignore tout des affaires du Temple,

des factions et complots qui s'y trament ? Je connais tes liens particuliers avec le sacrifié. Je sais dans quelles conditions tu l'as enlevé à son village. Tu mériterais l'opprobre et l'ex-communication, Faau Kou Lorkein. Mais par égard pour ta lignée qui a fondé ce pays, je n'appliquerai pas ce châtement. Par contre je te mets à mon service. Tu demeures l'Interpréteur personnel du Roi mais tu agiras sous mes ordres uniquement, et jamais, plus jamais selon ta courte vue. (Il lui fait signe de se rasseoir et se tourne vers le Maître Protecteur :) Où donc cette sorcière a-t-elle été signalée ?

— Dans plusieurs villages vers le sud-est, s'empresse d'expliquer le Maître Protecteur — dissipant le silence tendu qui planait sur l'assemblée. Sur la foi de nombreux témoignages, j'ai pu reconstituer son itinéraire : il est assez tortueux, mais la direction générale me paraît tendre vers Sirtori...

— Bien. Nous allons envoyer une escouade de Protecteurs à sa poursuite, et en informer l'Harmoniseur de Sirtori. Quelle est la question suivante ?

Faau Kou Lorkein n'écoute plus. Tassé sur sa chaise, il fixe le vide d'un air stupéfait. Les deux Contemplateurs assis à ses côtés l'ignorent soigneusement.

*

**

L'Harmoniseur Suprême Drod Sau Barth est assis dans un palanquin au sommet du Tertre Sacré, au centre de ce camp démesuré. Autour de lui, légèrement en contrebas, ses plus proches subordonnés : Harmoniseurs, Contemplateurs, Interpréteurs — dont Faau Kou Lorkein. Tout en bas, une triple haie de Protecteurs d'airain isole le Tertre de la foule dense et houleuse.

Du haut de sa majestueuse corpulence, Drod Sau Barth contemple l'immense assemblée du Va, dont l'harmonie établie à grand-peine par les Protecteurs et les gardes royaux, est réduite à néant dans l'imminence du Grand Départ. Son regard dérive plus loin, jusqu'à la porte Sud, où se pressent les Mérontoriens curieux au pied des murailles coiffées de soldats en alerte perpétuelle. Puis il embrasse la plaine verdoyante, les collines bleutées à l'ouest, les champs teintés de couleurs juvéniles. Un soleil radieux, un air tendre et doux derrière la poussière de la cohue... Ce jour d'été est l'un des plus beaux, des plus propices. Un véritable signe d'Harmonie...

Drod Sau Barth ne veut plus voir ces ectoplasmes zébrer le ciel, ces ombres pourpres assombrir la terre, ces reflets de sang dans les pluies, ces formes affolantes qui ricanent dans son dos... Il veut s'imprégner comme avant de l'Harmonie de Galova, de l'amour divin qui monte du sol de la planète et s'infiltre en chaque pèlerin. Comme avant... Mais l'avenir est là, autour de lui — rien ne sera plus jamais

pareil.

Il se lève impulsivement — ses chairs adipeuses frémissent — et entame de sa voix rauque mais puissante le sermon que tous attendent :

— Pèlerins ! D'ici même, de ce lieu sanctifié, partira le Va sacré, le voyage vers le Plus Grand Mystère ! Ici même, en ce lieu sanctifié, vous êtes venus si nombreux, vous avez attendu si longtemps, confortant votre foi, rassemblant votre courage. Le but unique de votre vie, pour lequel vous avez tout sacrifié, est maintenant à portée de vos mains, de votre foi, de vos âmes. Là-bas — au bout de ce chemin —, là-bas est la Porte Entre les Mondes : l'origine des démons et chimères, l'origine du Mal informe qui engendre la folie, qui détruit l'Harmonie, qui offense Galova !

« Les Contempleteurs ont su la voir, cette Porte Entre les Mondes : dans le Sud profond, où seuls les Errants ont osé se rendre. Au-delà des jungles inextricables, au-delà des déserts de sel, au-delà de toute contrée habitée : là s'étend le royaume maléfique de Chimère, là s'ouvre la Porte Entre les Mondes ! Pèlerins, nous aurons besoin de toute notre courage, de toute notre foi, de toute l'aide que nous apportera Galova Elle-même ! Car nous combattons les démons et chimères, et nous refermerons la Porte Entre les Mondes. Mille dangers nous guettent, mille tourments nous attendent...

Un vertige étrange s'empare de Faau Kou Lorkein, qui perd le fil du discours de son Harmoniseur Suprême. Dans un éclair papillotant, il distingue une mince colonne de fourmis qui rampent péniblement sous un soleil titanesque, dans un sable incandescent. Ces fourmis se dessèchent une à une, se résolvent en une poussière jaunâtre. Il perçoit un rire — un rire énorme. Ce rire tombe du soleil rubicond, qui a le visage de Feïn, nimbé d'un halo d'or en fusion.

Faau Kou chancelle sous cette vision terrifiante... Une ovation tonitruante le ramène brutalement à la réalité.

L'Harmoniseur a terminé son discours. Des Protecteurs le portent dans son palanquin, au-dessus de la foule ouverte par des soldats. Il rejoint la tête de la procession — sa place.

Autour de Faau Kou Lorkein, la foule compacte se met en branle : il doit marcher, il doit suivre lui aussi... Il voudrait faire demi-tour, se dégager de ce troupeau, s'enfuir loin de cette vision — mais les milliers de pèlerins se sont mis en marche, et le poussent en avant — inexorablement.

Maître des Formes

Roues de vent, oiseaux de feu, serpents de lumière, palais d'eau mouvants... Le ciel incarnat déploie ses fastes chimériques au-dessus de la Cité des Origines. Les ombres des nuages rampent sur le dallage immémorial, noires baleines sans dimension. Les tours de mica pointent vers le ciel fuligineux comme des doigts tendus — opaques et noires, animées d'une sombre flamme interne. D'étranges reflets jouent au sein des arches de glace... comme si des ailes écarlates y palpaient, comme si des *formes* indécises cherchaient à s'échapper. Des bâtiments en corolles s'ouvrent telles des fleurs de pierre dans la nuit rouge, semblent frissonner sous les caresses de l'air épais et chaud. Au centre d'une vaste esplanade, ceinte de colonnades usées, s'élève une longue flèche de métal, lisse et brillante — aiguille forant le ciel boursoufflé, transperçant les apparences —, pivot autour duquel tourne la nuit rouge.

Et le long des voies perdues, entre les piliers du passé, des silhouettes s'avancent, ombres parmi les ombres. Formes humaines assurément, matérielles sans doute, elles convergent vers cette esplanade, où se dresse la longue flèche de métal. Vêtues de robes pourpres comme la nuit, cheveux de cuivre, de bronze ou d'argent, des visages hâlés, burinés — impavides. Elles marchent d'un pas égal, lent et glissant comme les ombres des nuages. D'autres silhouettes les accompagnent, dansent et virevoltent autour d'elles, palpitent aux franges de l'existence, dardent parfois un regard de feu du fond de prunelles brièvement apparues...

Tous convergent sur l'esplanade — hommes, démons, chimères —, glissent en silence entre les piliers du passé, sur le dallage

immémorial... Se placent devant les arches de glace, formant un cercle parfait — et attendent.

Têtes levées vers le ciel, mains tendues vers la flèche de métal, ils attendent... et agissent : car la longue aiguille se met à vibrer, bourdonner. .. Des aigrettes de lumière pâle courent sur sa hauteur, des éclairs blafards crépitent à son sommet, fusent jusque dans les volutes carmines du ciel, attirés par l'Etoile Rouge qui resplendit, illumine la sombre Cité des Origines.

Alors des points noirs apparaissent dans le ciel... telles des cendres, des scories en suspension sous la nuée. Mais ils avancent..., s'approchent... Ce sont des oiseaux au vol lourd et lent. D'immenses oiseaux noirs, deux corbeaux géants, transportant le même fardeau, maintenu ferme entre leurs serres puissantes. Ils descendent vers l'esplanade, majestueux... Leur fardeau est un corps humain.

Vêtu de blanc, cheveux dorés, inconscient et mou — abandonné... Leurs grandes ailes battant synchrones, les corbeaux déposent le corps humain au centre de l'esplanade, avec d'innombrables précautions.

Devant les arches de glace, les hommes pourpres ont baissé les bras. Ils rejoignent de leur pas égal et glissant ce corps humain étendu sur le dallage immémorial. Près de lui, les deux corbeaux géants s'ébrouent, secouent leurs ailes — et *changent de forme* : ils ne sont plus oiseaux mais *démons* — d'une grande beauté, malgré leur peau squameuse, leurs ailes de chitine et leurs yeux rouges sans paupières ; souples et gracieux, leurs corps fuselés nimbés d'une aura écarlate, leurs fins visages, tout en angles et méplats, irradiant un feu intérieur...

Ignorant les hommes pourpres qui s'approchent, ils s'envolent à nouveau dans la nuit purpurine, en direction des bâtiments en corolles... Une théorie de formes et silhouettes les suivent, brouillonnes et désordonnées — succubes et chimères, cour inconsistante de ces seigneurs de la nuit.

Les hommes se penchent sur ce corps inconscient. C'est un garçon gracile, aux cheveux blonds ébouriffés encadrant un visage candide, figé dans l'étonnement. Ses yeux bleu pervenche sont ouverts mais ne voient rien — fixes, éteints. On pourrait croire que toute vie l'a quitté...

— Est-ce lui ? demande l'un des hommes — un vieillard aux traits émaciés, dont les longs cheveux cuivrés se tordent comme des serpents au vent qui s'est levé.

— C'est bien lui, confirme un autre homme — petit, musclé, tanné, au visage buriné, dans lequel pétillent deux yeux noirs aux reflets rouges, et qu'auréole une couronne de cheveux argentés secoués par l'haleine chaude de la nuit.

— Est-ce lui qui rêvait de cette cité ? reprend un autre homme au visage sombre et fermé, cerné de crins noirs hérissés. Est-ce lui qui parle aux corbeaux, joue avec les chimères, observe les chants du crépuscule ?

— C'est bien lui, répète l'homme aux cheveux d'argent.

— Est-ce lui qui vit en état d'innocence, qui ne connaît pas l'amour des femmes ni les peurs des hommes, qui voit ce que personne ne voit ? interroge un autre, dissimulé sous une large capuche incarnat.

— C'est bien lui.

— Est-ce lui que ces chiens de Torien ont voulu sacrifier pour consolider leur religion déliquescence ? demande un jeune homme à l'expression fougueuse.

— Oui, oui, c'est lui, approuvent plusieurs voix.

Le petit homme aux cheveux d'argent reprend la parole :

— C'est Feïn de Torriarak, fils bâtard et incestueux de Faau Kou Lorkein et de Laï Keni sa soeur, conçu un soir d'été il y a seize ans, dans les jardins du Roi à Mérontori... Qui sait ce qu'il advint de sa mère ?

— Un incubé a troublé son esprit, l'a jetée dans les bras de son frère.

— Des songes étranges l'ont visitée pendant sa grossesse... Des songes inspirés par Chimère.

— L'OEil Rouge de la Nuit éclaira sa couche lors de la naissance, et des démons l'ont assistée.

— Chimère s'empara de son esprit et dévora sa raison. Elle fut répudiée, bannie...

— ... Et la Terreur l'emporta hors de ce monde, achève l'homme aux Cheveux d'Argent. Son fils fut confié par Faau Kou Lorkein à une nourrice de Torriarak, qui s'accommoda de son état d'innocence.

— Mais voici pour lui le moment d'ouvrir les yeux, déclare le vieillard aux longs cheveux cuivrés. Voici pour lui le moment de rejoindre notre peuple.

Tandis que ces hommes en pourpre parlent autour du corps inanimé de Feïn, les nuées boursoufflées s'écartent de l'Etoile Rouge, qui trône tel un rubis géant dans le ciel, caresse de son haleine chaude les très vieux bâtiments de la cité, les arches de glace et les piliers du passé... Des formes dansent sur l'esplanade, torsades vaporeuses et battements d'ailes translucides, soupirs et froufrous... De ces danses exubérantes émanent une chaleur, une émotion..., une joie profonde.

— Que son destin s'accomplisse ! conclut le vieil homme aux traits émaciés. Où est celle qui aimera ce garçon ? Où est celle qui lui donnera des enfants ?

Instant de flottement parmi l'assistance. L'homme aux cheveux

d'argent se détache du groupe, s'avance vers le vieillard.

— Elle n'est pas encore arrivée, Maître des Formes. J'ai chargé mon neveu Gouil de s'en occuper... Je crains qu'il n'ait rencontré quelques difficultés.

— Ton neveu Gouil est un novice, rétorque le Maître des Formes. Pourquoi l'avoir chargé de cette mission ? Pourquoi ne t'en es-tu pas occupé toi-même ?

— J'ai voulu mettre mon neveu à l'épreuve, en lui confiant cette responsabilité. J'ai craint que mes liens de sang avec l'élue ne perturbent son enseignement. J'ai préféré m'occuper de ce garçon envers qui je n'ai aucun lien particulier, afin d'accomplir ma tâche avec tout le détachement requis.

Le vieillard hoche la tête — ses cheveux cuivrés se lovent autour de son visage.

— Voici les réponses justes que j'attendais. Tes actes sont sages et réfléchis... Il est dommage, Exilé, que tu ne demeures pas parmi nous, afin d'enseigner ta sagesse à nos jeunes.

— Je suis attaché à mon île, Maître des Formes. Certains souvenirs la hantent, dont mon coeur ne peut se séparer.

— L'attachement à une succube est une chose vaine. Tu le sais, Exilé. Vois ce qu'elle a fait de ta fille.

— Je sais, Maître des Formes. C'est pourquoi j'évite tout lien avec ma fille. Cependant... cette île est ma place. Le lieu de mon espoir, de mon attente, de ma nostalgie. Le lieu de mon amour, et celui de ma mort... quand la mer gonflée m'emportera.

— Soit. Je respecte ton île sacrée. Je dis simplement : c'est dommage pour nous. Mais qui sommes-nous pour regretter ?

— Chimère se rit de nos regrets, renchérit gravement l'homme au visage fermé. (Hochements de tête dans l'assemblée.)

— Le jour va bientôt poindre, avertit l'Exilé. L'élue ne viendra plus maintenant... Si Feïn s'éveille ici, la Terreur risque d'emporter sa raison comme elle l'a fait pour sa mère. C'est pourquoi je sollicite le droit de l'emmener chez moi, afin de lui montrer progressivement le chemin de la connaissance. Quand l'élue sera venue, je l'enverrai ici...

Des regards s'échangent, lourds de non-dits, de sous-entendus. Un dialogue s'instaure, inaccessible aux oreilles communes, aux esprits fermés. Une décision est prise — exprimée par le Maître des Formes :

— Ton droit est accordé. Mais tu dois faire vite : l'aurore se lève au sein d'Immense Océan, et tu sais que le vol de jour est extrêmement hasardeux.

— Maître des Formes, j'irai aussi vite que la mouette.

— C'est bien. Que le destin s'accomplisse !

Tous s'écartent, reculent, rejoignent les arches de glaces aux reflets mouvants, laissant l'homme aux cheveux d'argent seul avec

Feïn inconscient.

L'homme se met à danser... Une danse étrange, tout en glissades et torsions. Sa robe pourpre s'évase et l'enveloppe tour à tour. Il saute en l'air, se tasse sur les dalles, se tord comme un roseau... et peu à peu se transforme. Il rapetisse, se comprime... Prend l'apparence d'un nain difforme, macrocéphale, aux énormes yeux grenat. Sa robe se déchire et des ailes en jaillissent, se déploient — des ailes de chitine, à demi translucides. Il se plie et se contorsionne — son corps devient une boule duveteuse, d'où glissent les derniers lambeaux de sa robe. Ses pieds s'allongent et développent des serres puissantes, recourbées. Battant des bras — des ailes —, il monte sur le corps de Feïn. Les serres se referment sur lui comme un berceau de corne.

Le battement d'ailes s'accentue, jusqu'à la limite de la visibilité. La créature décolle, s'élève dans le ciel incarnat, tournoie autour de la flèche de métal et s'estompe parmi la nuée, emportant le corps de Feïn, mou et abandonné.

En dessous, l'esplanade est vide, seulement parcourue par les ombres des nuages.

Le feu d'une foi nouvelle

Un autre jour, un autre village..., d'autres visages... Des jalons sur la route, qui ne balisent que le temps qui passe... Pourquoi cette route, pourquoi ce village ? Phalène ne le sait. Elle n'a plus depuis longtemps le sentiment d'avoir le choix. L'a-t-elle jamais eu ? La vie l'entraîne comme un torrent en crue...

Juchée sur sa placide jument bicaude, Phalène arrive sur la place de ce village, semblable à bien d'autres dont elle a oublié les noms. Elle s'arrête sous le traditionnel orme-à-charmes (parfois, c'est un arbre-aux-murmures), suivie par une ribambelle d'enfants intrigués par son arc-à-musique. Invariablement, l'un d'eux s'enhardit :

— Tu veux pas jouer pour nous ?

Phalène tente alors de voiler la flamme sauvage de son regard, d'adoucir l'obstination sur son visage. Elle paraît redevenir la Phalène d'avant, gaie, enjouée, frivole, éternelle amoureuse. Elle saisit l'arc-à-musique, laisse vibrer les cordes entre ses doigts.

Elle produit une sorte d'incantation, un air monotone et lancinant, qui perce les coeurs et casse les pensées tranquilles. Un à un les enfants s'éloignent, car cette mélodie de détresse n'est pas pour eux. Mais les adultes s'approchent, fascinés. Phalène efface le masque grossier qu'elle s'est composé pour les enfants (qui ne sont jamais dupes) et se met à chanter — toujours la même litanie, improvisée au fil du temps : l'histoire de son amour, de Feïn angélique, l'enfant de Galova, assassiné par de monstrueux usurpateurs.

L'assistance grossit autour d'elle, se serre, écoute. Bientôt tout le village est suspendu à son chant pathétique, magnétique. Des femmes pleurent, des hommes baissent la tête. Peu à peu le chant se transforme en discours, devient harangue. Parmi l'assemblée, le

chagrin et l'étonnement se changent en haine et colère.

— ... Alors ils l'ont poussé du haut de la tour ! Ils l'ont sacrifié au démon qu'ils proclament leur dieu — qu'ils proclament *notre* dieu ! Au nom de Galova — qu'Elle nous protège ! — ils ont commis l'hérésie suprême ! Je vous parle de ceux qui prétendent vous enseigner l'Harmonie, qui prétendent détenir la foi, l'essence de Galova. Et je vous le dis : ils ont assassiné le Messager de Galova parmi nous ! Ils ont brisé la grande Harmonie qu'il nous montrait ! Pourquoi, pourquoi ?... Pour conserver leur pouvoir tyrannique, pour s'emparer de vos biens et de vos esprits, pour vous garder dans la crainte d'un châtiment qu'ils organisent eux-mêmes ! Car n'est-il pas dit dans le *Livre de Galova* : « Galova établit l'Harmonie, afin que les hommes aiment et respectent Sa Création. Et Sa Création est tout ce qui vit sous le soleil, au fond des eaux et dans les profondeurs de la terre. » Mais les monstres qui se nomment Raconteurs et Harmoniseurs vous montrent l'amour au bout de leurs épées, vous parlent d'Harmonie en vous humiliant !

A cet instant arrive le Raconteur du village, accompagné de son acolyte.

— Hérésie ! hurle le prêtre. N'écoutez pas cette sorcière !

Flottement dans la foule, partagée entre sa colère nouvelle et l'ancestrale soumission. L'acolyte en profite pour se ruer sur Phalène, confiant dans sa force. Phalène bouge — étrangement vite — l'acolyte est coincé contre le flanc de la jument, étranglé par deux jambes nerveuses. Un poignard effilé frôle ses paupières.

— Alors, Raconteur, interpelle Phalène, invoque donc Galova ! Qu'Elle me foudroie à l'instant si je me trompe !

Défi crucial. Pour la première fois, Phalène sent le soutien de la foule. D'ailleurs l'air fourbe de ce Raconteur la persuade du peu d'estime que son village lui porte.

— Eh bien, Raconteur ? ricane Phalène. Galova hésiterait-Elle à accomplir son châtiment ?

Le prêtre est pâle, en sueur. Il lance un coup d'oeil à son acolyte qui n'ose bouger, puis se tourne vers la foule agitée de murmures.

— Ne l'écoutez pas ! répète-t-il. Ne vous laissez pas ensorceler ! Cette sorcière va répandre la misère et la désolation, et le châtiment de Galova frappera ceux qui...

— Le châtiment des Protectors, plutôt ! lance quelqu'un dans l'assemblée.

— C'est déjà la misère ! renchérit une autre voix.

— Tu mens, Raconteur, tu as toujours menti ! crie une femme.

Le Raconteur bégaye, lève les bras, sue une sueur froide. L'acolyte tente de se libérer. Les jambes de Phalène se resserrent autour de son cou, le poignard trace un filet rouge sur son front. La

vue du sang excite la foule, qui devient hargneuse, oppressante.

— Qu'est-ce que je fais de l'acolyte ? s'écrie Phalène.

— Tue-le ! Tue-le !

— Je vous le laisse ! (Elle l'envoie bouler d'un coup de pied dans la cohue.) Galova vous protège !

La foule hurlante se jette sur l'acolyte terrorisé, qui s'effondre sous les coups. Le Raconteur s'éclipse discrètement — mais des femmes remarquent sa fuite, lancent leurs hommes armés de couteaux à sa poursuite.

Phalène s'éloigne sur sa placide jument bicaude, tandis que croissent derrière elle la haine et la révolte qu'elle a semées. Fredonnant à mi-voix son chant monotone, elle quitte le village, s'éloigne dans le crépuscule, dos au soleil — face à l'Etoile Rouge, compagne de ses nuits...

Un tournant du chemin la met hors de vue des dernières maisons. Soudain quelqu'un surgit des buissons devant sa monture — qui se cabre avec un hennissement de surprise. Par réflexe, Phalène porte la main à son poignard — mais le garçon dépenaillé s'agenouille dans la poussière crottée de la route, lève sur elle un regard empli de dévotion.

— Emmène-moi avec toi, l'implore-t-il. Je sens que tu possèdes la vérité.

— Qu'est-ce qui te fait sentir cela ? s'étonne Phalène.

— C'est un sentiment très fort, là en moi. (Le garçon se frappe la poitrine.) Écoutez — ils ont tué le Raconteur. Les Protecteurs vont venir et ça sera terrible, ici. Emmène-moi, je t'en prie. Je t'aiderai, je soignerai ta jument...

— Non, dit Phalène. Je n'ai besoin de personne, surtout pas d'un fanatique qui embrasse mes pieds. Relève-toi, rentre chez toi, ou va ailleurs. Pourquoi me croirais-tu, moi plutôt que ton Raconteur ?

— Parce que ce que tu dis est *vrai* ! J'ai des cousins qui ont vu le sacrifice à Mérontori. Ils ont dit que le garçon n'était pas mort. Ils l'ont vu s'envoler dans la nuit, sous la forme d'un grand oiseau noir. Mes cousins ne sont pas des menteurs ! Maintenant toi tu viens et... Emmène-moi, répète-t-il piteusement. Laisse-moi te servir.

— Tu veux vraiment me servir ? Alors voilà ce que tu dois faire : répète à tous les gens que tu rencontres ce que tu viens de me dire : Fein n'est pas mort entre les mains des usurpateurs, il est devenu un immense oiseau noir. Et ajoute ceci : un jour, bientôt, il reprendra forme humaine. Alors ce sera le retour de Galova sur notre sol, la fin de l'imposture des Raconteurs et de leur clique. Va, et répète cela jusqu'à user ta langue !

— Je le ferai ! s'écrie le jeune homme d'un ton exalté, en se prosternant de plus belle. Je le ferai, divine maîtresse ! Que Galova te

protège !

— Ne t'inquiète pas pour moi, sourit Phalène.

Le garçon plonge dans les buissons, animé par le feu d'une foi nouvelle. Phalène hoche la tête, amusée par cet enthousiasme juvénile — mais son sourire s'estompe à cette pensée : et si cette rumeur se répandait — le retour de Feïn en Rédempteur ?

Qui suis-je pour créer cela ? se demande-t-elle avec perplexité, tandis qu'elle s'éloigne dans le crépuscule, au pas chaloupé de sa jument bicaude.

Cheveux d'Argent

Afin d'établir l'Harmonie en ce nouveau monde, Galova fit émerger des terres. Puis elle choisit parmi Ses créatures qui peuplaient l'océan, celles qui monteraient sur la "terre pour jouir de Sa lumière : l'homme fut choisi entre toutes les créatures. Ainsi l'homme vient de la mer — Premier Royaume de Galova.

Le Livre de Galova

En bas, tout en bas, la mer. Lisse, marbrée, infinie. En haut, très haut, le ciel. Dégradé, du mauve au jaune d'or. Devant — loin devant — les traits de feu du soleil, qui semblent jaillir de la mer. Au milieu de ce flamboiement, un point noir à peine perceptible. Statique.

Le temps s'écoule... Le soleil monte lentement.

Le temps le pousse vers la mer, alourdit son vol. Le point noir serait une île, qui s'étalerait là, tout près — sous ses pieds.

Il sent une présence qui l'entoure, le soutient. Mais s'il regarde ailleurs, il tombe, il meurt. Il doit juste fixer l'île — là-bas au bout du présent. S'il perd l'île un infime instant, elle cesse d'exister — tout ce qui l'entoure et lui-même cessent d'exister.

Il a déjà failli disparaître... Une grande lumière a tout effacé — sauf une pierre, une large pierre-miroir qui montait à sa rencontre. Dans la pierre il voyait...

Non. Pas le temps — pas ici. Juste la mer pailletée, le ciel flou —, l'île dans le soleil.

Le jour monte à l'assaut. L'accable, l'écrase. La mer ondule... L'île

est toujours là, tache sombre entre la mer et le ciel. Malgré le poids de l'instant, son regard suit un fil sur lequel il avance.

Fatigué... si fatigué. Un son, qui est une couleur, ou l'inverse. Tout se mélange, mer et ciel basculent, tournoient. L'île est une pyramide de matière au milieu d'un chaos de lumière... Lourdement, il avance.

Mal... Trop mal. Le temps le vainc. La mer mugit, s'ouvre pour l'avalier. Le ciel tombe sur lui, comme un immense drap bleu. Ses bras sont deux piliers de souffrance. Le jour se lève... L'île — où est l'île ? Sous ses pieds, sous ses pieds...

Il crie. La mer s'écrase en bas, contre les rocs roses et luisants. La pierre s'effrite entre ses mains crochues, saignantes. Le jour s'est levé — mais l'île est là. Entre ses mains écorchées — elle se dérobe encore.

Ses pieds balaient le vide, cherchent un appui. La roche crisse, se désagrège. Il glisse vers la mer... Le ciel le nargue. Sa vie est entre ses mains meurtries... La roche se rompt. Il tombe...

Une grande main saisit son poignet — le retient. Il voit un visage à contre-jour, nimbé de cheveux argentés. Des traits burinés mais aimables, une expression attentive. Un dernier effort, semble-t-on lui dire.

On le hisse par-dessus le bord de la falaise. Il aperçoit une terre horizontale, une herbe rase bien accrochée. Il s'y écroule, s'abandonne à sa fatigue, à sa douleur, avec un soulagement indicible. L'île accueille son corps tremblant, détend ses muscles bloqués. J'y suis, se dit Fein.

Mais où ?

Les pensées se répandent dans sa tête en une furieuse cataracte. Bouillonnantes et désordonnées, comme un réveil brutal au milieu d'un rêve... Puis le chaos s'organise. Son corps manifeste sa souffrance. Ses gestes se coordonnent, son regard se stabilise. Il redresse la tête, distingue la mer marbrée, le ciel profond, l'herbe rase, les rochers..., toute cette étendue de terre, massive et solide.

Fein tente de se souvenir — mais sa mémoire n'est plus que cendres, embryons d'images, sensations disparates et volatiles. Il a rêvé qu'il volait, il a rêvé d'une île... Il a cru voir un visage...

Ce visage est un homme — un vieil homme buriné, aux longs cheveux blancs, assis dans l'herbe au bord de la falaise, et qui lui sourit.

Soudain les couleurs, les sons éclatent dans l'esprit de Fein. La texture de l'herbe, les incrustations de rochers, la chaleur du soleil, les cris des oiseaux, l'odeur de l'océan — il capte tout avec une acuité déconcertante.

L'homme se lève, tend sa large main pour aider Fein à se mettre debout. (*Cette main... cette main qui l'a hissé...*) Sa poigne est ferme et

franche, incite à la confiance, à l'amitié. Feïn se sent rassuré : cet homme l'a sauvé... (*De quoi ?*) Sa souffrance s'atténue. Il sourit à son tour.

— Comment tu t'appelles ?

— Je ne m'appelle jamais, répond l'inconnu. En général, je sais où me trouver.

— Ah oui... (Feïn hésite, étonné par cette réponse.) Mais si moi je t'appelle, je dois te trouver un nom ?

— Ce n'est pas indispensable. Il n'y a pas foule ici.

— Heu..., réfléchit Feïn. Cheveux d'Argent, ça te va ?

— C'est parfait.

Feïn le dévisage : petit, musclé, la peau tannée par l'air du large. Un âge incertain... Une lueur malicieuse dans ses yeux plissés, qui semblent toujours sourire.

— Dis-moi, Cheveux d'Argent... Est-ce que je rêve ?

— Comme tout le monde.

— Mais toi, est-ce que *tu* rêves ?

— Ah ! (Rire.) Ça dépend dans quel rêve...

— Dans celui-ci : le rêve de l'île.

Cheveux d'Argent rit de plus belle.

— Mais ce n'est pas un rêve ! Tu n'es pas endormi !

— Alors tout ça est réel ? Je suis vraiment *ici* ?

— Qu'en penses-tu ?

Feïn s'arrête au milieu de la lande, interloqué. Il embrasse le panorama — couleurs, lumière, parfums, souffles et cris : la vie exubérante.

Une mouette lâche une crotte qui tombe sur son épaule. Feïn tressaille.

— Je pense que tout est vrai, dit-il.

— Tu as raison, sourit le vieil homme. Même les rêves..., même les chimères.

Feïn cueille une feuille de fougère pour essuyer l'éclaboussure blanche sur son épaule.

— Mais... comment suis-je venu là ?

— Tu ne te souviens pas ?

Il secoue la tête : le rêve s'est évaporé... N'en reste plus qu'une sensation de vertige au creux du ventre, qui tend à se dissiper.

— La mémoire te reviendra, affirme Cheveux d'Argent.

Démone ou déesse

Le Raconteur de Charrak gît sur le Tertre Sacré de son village, bras et jambes écartés, la stupéfaction figée sur ses traits cireux. Sa poitrine découverte révèle une étoile rouge — rouge de son sang, gravée dans sa chair. Au pied du Tertre, les villageois l'observent avec crainte, comme s'il allait soudain se réveiller pour jeter sur eux l'anathème. Mais le cadavre est froid. Des mouches le butinent.

Le Raconteur a été tué la nuit dernière. Personne n'a vu le meurtrier, mais chacun connaît la rumeur : il y a une femme — démone ou déesse —, elle vient de nulle part, prêche la vengeance et la révolte, parle d'un sacrifice impie... Elle accomplit sa justice, délivre son message, puis disparaît dans la nuit. La rumeur la précède et se répand... Sa jument aurait des ailes, qui lui pousseraient sous l'Etoile Rouge ; on l'a vue sortir de la terre, elle semble un avatar de Galova Elle-même ; certains racontent qu'elle aurait hypnotisé un Contemplateur pour le livrer aux créatures de la nuit ; elle saurait se rendre invisible, invulnérable, elle apparaît en plusieurs lieux à la fois...

Démone ou déesse ? Les avis sont partagés, et des clans se forment. Pour les uns, elle est vraiment une démone, une chimère d'autant plus dangereuse qu'elle échappe à la persécution et survit même de jour. Les autres, en nombre croissant, sont persuadés qu'elle est une libératrice, la voix de ce martyr sacrifié par des oppresseurs déguisés en prêtres. Les plus hérétiques parmi ces rebelles remettent en question l'idée même de Galova, la réalité des écrits antiques qui révèlent Son existence...

Toute cette religion, avec ses temples, ses fidèles et sa hiérarchie, ne serait qu'une colossale supercherie, un stratagème

séculaire dont la lumière sinistre de l'Etoile Rouge montrerait enfin les rouages ? En vérité, Galova a-t-Elle aidé le peuple, éloigné les démons nocturnes, favorisé les récoltes, amélioré le climat ? A-t-Elle seulement répondu aux prières ?

Le doute s'installe dans les croyances, élargit des failles, fait chavirer des certitudes. Les gens hochent la tête, le regard perdu, ou s'enferment dans des discussions passionnées. Les Raconteurs se sentent l'objet de lourds soupçons. Les Protecteurs interviennent fréquemment pour rétablir à coups de lances un ordre vacillant. Justement...

Un galop tumultueux enfle parmi les hauteurs, dans le chemin qui descend vers Charrak.

— Les Protecteurs ! crie quelqu'un.

La foule se disperse en silence, chacun s'enferme rapidement chez soi. Une attente fébrile s'installe, une sourde agitation culmine dans le camp de huttes et de tentes au bord de la rivière — là où vivent des gens de l'Est, chassés de leurs côtes rocheuses par la mer montante. Les Protecteurs viendront d'abord ici, car les étrangers sont les premiers suspects. Peut-être désigneront-ils un coupable au hasard pour l'exécuter à titre d'exemple... Chacun envisage le pire à Charrak — chacun est prêt à défendre chèrement sa vie.

Phalène descend aussi vers Charrak, qu'elle a repéré depuis les cimes érodées de ces montagnes anciennes. Le village est isolé, tassé au fond d'une vallée verdoyante. Pourra-t-elle s'y reposer aujourd'hui, sans susciter la crainte ni l'idolâtrie ? Juste dormir, humaine parmi les humains. Est-ce encore possible ? Ce village est-il préservé de la rumeur, ce démon invisible et insatiable qui s'acharne à transformer son existence ?

Phalène a perdu la paix, la simple joie de vivre. Désormais sa folie la pousse, sa vengeance trace un chemin de haine et de sang, foulé par trop de fanatiques. Mais qu'y puis-je si ma folie est celle du temps, si ma colère éveille la vôtre, habitants de Charrak et d'ailleurs ? Qu'y puis-je si votre dieu est mort ?... Et de moi, que me reste-t-il ? Des lambeaux de souvenirs, des sentiments lourds comme des pierres. Vous prenez ces pierres pour lapider vos ennemis, vous m'arrachez ces lambeaux pour en faire des bannières. Vous attendez que je vous montre la voie, mais je n'ai rien à...

Le fil de ses pensées se brise : Phalène prend soudain conscience de l'agitation qui règne dans le village. Du haut du chemin, elle entend les cris, les coups. Découvre les grands lévriers arachnides groupés sur la place. Distingue les heaumes en forme de main des Protecteurs qui forcent les maisons, en extirpent des hommes effrayés, des femmes hurlantes.

Un Protecteur l'aperçoit soudain, pousse un cri d'alarme. Quatre d'entre eux rejoignent en courant leurs montures. Phalène fait demi-

tour, talonne la grosse jument qui ahane et trébuche dans le raidillon. Avec leurs lévriers, ils vont me rattraper en quelques foulées, réalise Phalène. Où se cacher ? Comment échapper au flair des chiens géants ? Elle perçoit déjà les galops de ces bêtes infatigables...

La jument dérape dans la terre boueuse du chemin qu'elle ne peut quitter : d'un côté la forêt s'accroche à la pente, de l'autre des buissons masquent le précipice...

Saute !

Phalène sursaute, regarde autour d'elle : personne... ?

— Saute ! intime la voix.

Elle vient de la soirépine qui borde le précipice. Sans réfléchir, Phalène s'élance du dos de la jument — traverse les buissons qui la griffent et l'écorchent. L'animal vacille, reprend pied et poursuit, allégé, sa course opiniâtre.

Phalène atterrit sur une butte de menthe rouge, à l'odeur forte et piquante. Une largeur de main plus loin, elle basculait dans le vide... Une grotte s'ouvre sur cette corniche. Un jeune garçon dépenaillé se tient à l'entrée. Il saisit son bras et l'entraîne au fond de la caverne.

Le parfum de la menthe rouge embaume l'air frais de la grotte. Au-dessus, les buissons ont reformé leur barrière opaque. Les lévriers déboulent sur le chemin, excités de la voix et du talon. Hésitent, s'arrêtent, nez à terre. Les traces de la jument sont bien visibles dans la boue. Ils tendent le cou vers les buissons, mais l'odeur de la menthe rouge les dérange.

— Regarde, dit un Protecteur, elle est montée vers le col. On la tient.

— Observe ces traces, fait remarquer un autre. Son cheval a piétiné, il a même glissé vers le ravin...

— Les buissons ont des branches cassées, constate un troisième. Elle n'a quand même pas sauté ?

— Elle a dû tomber. Son cheval l'aura désarçonnée.

— En ce cas son compte est réglé ! Tu as vu la profondeur de ce ravin ?

— Ça peut être un leurre... Vous deux, continuez à monter. Trouvez-moi ce cheval. Nous autres, on attend de voir si elle se manifeste.

— On devrait sonder...

— Inutile. J'ai vu le précipice d'un peu plus bas. Il est mortel.

Phalène écoute la discussion du fond de la grotte. Les Protecteurs semblent s'installer dans le chemin... Elle perçoit également les souffles rauques des lévriers. Elle retient son souffle, serrée contre le jeune garçon qui frémit d'excitation. Il la scrute avec un sourire étrange, un regard enflammé. Phalène a déjà rencontré ce regard..., cette tête, ce jeune homme. Où ? Quand ? Des milliers de

visages, de regards fanatiques hantent sa mémoire.

Là-haut, les Protecteurs poursuivent leur conversation :

— C'est horrible, comme elle a tué ce Raconteur...

— Ils sont tous assassinés de la même manière : une étoile tracée au couteau dans la poitrine.

— Elle en a tué d'autres ?

— Cinq, sans compter un Contemplateur en voyage.

— Je l'ignorais... Eh bien cette fois, Galova a exercé Elle-même Sa justice en la précipitant dans ce ravin !

— N'y crois pas si vite. Les succubes ont la vie dure ! Attendons le retour des autres avant de juger.

Phalène écoute, pétrifiée d'étonnement. Elle ne comprend pas d'où vient cette histoire macabre : cinq Raconteurs et un Contemplateur assassinés ? Une étoile gravée dans leur poitrine... Et on l'accuse, elle ? J'ai tué deux Protecteurs, se rappelle-t-elle. A Mérontori le soir du sacrifice : l'un a eu la gorge tranchée, l'autre un oeil crevé. Je tuerai aussi les bourreaux de Fein si je les retrouve. Mais cinq Raconteurs... Qui a pu faire cela ?

A la fois perplexe et furieuse d'être prise comme bouc émissaire, Phalène tend de nouveau l'oreille. Les deux autres Protecteurs reviennent de leur reconnaissance :

— On a repéré la jument !... Toute seule. On a cherché partout : pas trace de la sorcière.

— Alors elle est tombée dans le précipice...

— Vous n'avez pas ramené la jument ?

— C'est un vieux canasson. Pourquoi s'en embarrasser ?

A l'issue d'une brève discussion, les Protecteurs considèrent le sort de Phalène comme réglé et retournent au village.

— Ne bouge pas encore, murmure le garçon. Attendons la nuit...

— Tu ne crains pas la nuit ? s'étonne Phalène à voix basse.

— Au contraire ! répond-il avec un sourire épanoui.

Soudain Phalène se souvient : ce grand garçon débraillé, fanatique, qui désirait venir avec elle..., au sortir de ce village qui a lynché son Raconteur dans un accès de révolte... Serait-ce lui qui a porté le coup fatal ? Cela expliquerait son insistance à vouloir l'accompagner...

— Je te connais, lui dit-elle.

— Bien sûr, divine maîtresse.

Il fait mine de lui baiser les pieds. Elle se rétracte.

— Il y a combien de temps que tu me suis ?

— Depuis que tu es venue dans mon village, pour exhorter les gens à tuer le Raconteur.

— C'est toi qui l'a tué, n'est-ce pas ? (Il acquiesce d'un franc signe de tête.) Tu as tracé une étoile de sang sur sa poitrine...

— On ne peut rien te cacher, ô Dame de Vérité.

Un sentiment d'horreur envahit Phalène. Sa voix vacille :

— Et... les autres aussi ? Tous les cinq ?

Le garçon hoche de nouveau la tête. Un mouvement sans doute volontaire écarte les pans de sa chemise déchirée, révèle le long poignard passé dans sa ceinture de corde.

Une violente émotion étreint le coeur de Phalène, une chaleur torride qui n'est plus de l'horreur, mais...

De l'exultation. Sauvage et terrifiante.

— Pourquoi ? articule-t-elle d'une voix étranglée.

— Pour te protéger, t'aider dans ta lutte contre les puissances du Mal...

— Mais qui es-tu, pour agir ainsi ?

— Ton démon, sublime créature.

Le Sud

... Au centre de la grande bataille contre les hordes chimériques, Torn vit un sorcier exhorter les hordes et jeter un sort sur le Va. Alors il invoqua la Puissance de Galova, et vainquit le sorcier. Protégé par Galova, Torn s'en alla vers la ville maudite de Shact, pour déchaîner la Puissance de Galova contre la conjuration des sorciers. Il ne revint jamais, et fut nommé : Quatrième Errant.

Les Dits des Six Errants

Le Sud, le Sud !...

Le Va sacré avance, immense fleuve humain. Il traverse les champs de Torien, débordant des chemins, écrasant l'orge-à-sucre et le sarrasin-rase, sous des rondes de corbeaux goguenards. Des foules hâves et hardies sont venues de Garantori, Serz et Sirtori grossir la procession, tels d'éphémères affluents.

Faaou Kou Lorkein marche à l'avant avec ses pairs, à côté du palanquin de l'Harmoniseur Drod Sau Barth. Les yeux noyés dans le ciel jaune du Sud, il marche comme tout le monde jusqu'au plus humble paysan, car telle est la règle équanime du Va. Mais Faaou Kou Lorkein rêve de chevaucher un lévrier pour fuir loin, très vite, loin de ces corbeaux sagaces qui le guettent et feulent dans le vent : *c'est lui le tueur, c'est lui le tueur...*

Le Sud, le Sud !...

Le Va sacré avance, immense fleuve humain. Il traverse l'Errorr,

cherchant le gué en vain. Car la mer qui monte sans cesse a bouleversé ses rives, noyé sa vaste embouchure et modifié son lit. Les corbeaux sont partis, mais des goules marines remontent le cours troublé du fleuve, sèment la mort et la panique parmi la foule pataugeante. Tous ces gens affolés croient à un assaut de Chimère, car les goules marines sont comme de grandes méduses translucides au visage quasi-humain, dont l'expression perpétuellement étonnée cache une voracité sans limites. Faau Kou Lorkein réussit à leur échapper, mais il sait que ce n'est qu'un sursis. Par la suite, les goules marines envahissent ses cauchemars — toutes ont le visage candide de Feïn le Sacrifié.

Le Sud, le Sud !...

Le Va sacré avance, immense fleuve humain. Il traverse le sombre Bois-aux-Mur-mures, dont les arbres séculaires chuchotent dans le vent les secrets cachés en chaque pèlerin. Ainsi perçoivent ceux qui écoutent les frondaisons bruire et rire : des milliers de mots qui les concernent, des milliers de rires dans leur dos... Quel démon les emportera au crépuscule, quelle vengeance divine s'abattra sur les survivants ?

Faau Kou Lorkein marche derrière le palanquin de Drod Sau Barth. Il écoute les arbres-aux-murmures raconter ses sinistres exploits... *Assassin, incestueux*, chuchotent-ils dans le vent. Plus tard, il entend les champs et les prés l'accuser à leur tour.

Le Sud, le Sud !...

Le Va sacré avance, immense fleuve humain. Il arrive à Ej la riante, la ville la plus méridionale du pays Torien. Ej la tolérante, Ej déjà impie pour certains, car trop proche des barbares d'Enlall, à deux jours de marche de la frontière. Mais la plupart souhaitent y trouver du repos, une certaine sécurité, une véritable nourriture. Or les gardes d'Ej ne laissent entrer personne — pas même l'Harmoniseur Suprême —, prétextant que la ville est déjà surpeuplée par une grosse délégation d'Hassria venue attendre le Va. « Que la délégation nous rejoigne, alors ! » crient les prêtres exaspérés devant les portes closes.

La délégation rejoint le Va pendant la nuit — c'est une armée de chimères et de démons vomies par les portes rouges et béantes de la ville condamnée. Le combat est terrible — flammes et sang, râles et hurlements, griffes contre épées... Au matin, personne ne reconnaît les morts, et les vivants ne sont pas certains d'être eux-mêmes. Le Va fuit Ej la sinistre, vide et blême.

Se retournant dans sa fuite, Faau Kou Lorkein distingue une silhouette sur le chemin de ronde : une crinière blonde flottant au vent, deux yeux pervenche qui le scrutent...

Le Sud , le Sud !...

Le Va sacré avance, immense fleuve humain. Il arrive à la frontière, où les soldats d'Enlall l'attendent.

*

**

Faaou Kou Lorkein assiste aux combats à la frontière, entre les Protecteurs du Va et les soldats de Sert, entre fanatiques et autochtones, entre panthéistes et polythéistes. Comme Drod Sau Barth et sa suite, il aurait pu se mettre à l'abri, attendre à l'écart la réponse au message envoyé à Sert. Mais sans savoir comment, il se trouve au milieu du champ de bataille, entouré de sang, de morts et de poussière. Il sort son épée et attend l'ennemi, prêt à défendre sa foi, à pourfendre les barbares, à ouvrir le chemin sacré du Va. Mais personne ne l'attaque, personne ne le remarque. Il erre parmi la fureur et le fracas des armes, enjambe les blessés, traverse les assauts, ignore des combattants. Alors il se met à l'écart pour contempler la bataille, en compagnie des charognards.

Puis la réponse de Sert arrive : le Va est autorisé à traverser Enlall sans s'arrêter. Les combats cessent, et Faaou Kou Lorkein reprend sa marche derrière l'Harmoniseur Suprême — dans son ombre. Tandis qu'il longe le champ de bataille gris et silencieux, il observe les corbeaux qui volent au-dessus des morts, se posent en équilibre sur les lances fichées dans les corps. Tout au long du chemin, les corbeaux le dévisagent et le narguent.

Faaou Kou Lorkein marche dans les rues tortueuses de Sert, parmi les voleurs et les escrocs, les joueurs et les prostituées. Il croise des victimes aveugles et de rusés prédateurs, des esclaves et des trafiquants, des monstres et des fous... Il est entraîné dans un antre d'où la lumière du jour est bannie. On lui fait boire avec largesse des liquides indéfinis, danser des danses lascives et impies, en compagnie de créatures à la beauté fragile et au rire aigu. Peu à peu l'exubérante assemblée se disperse et s'égaille, le laissant seul dans une chambre vide, seul avec...

L'adolescente qui lui tourne le dos ne doit pas avoir plus de quinze ans. Il admire ses blonds cheveux, ses courbes gracieuses, à peine écloses. Il écoute la mélodie égrenée par son arc-à-musique... L'adolescente se retourne — c'est Fein. Une flèche est tendue sur les cordes de l'arc-à-musique — se plante en miaulant dans le ventre de Faaou Kou Lorkein.

Quand il se réveille dans le caniveau, malade et dépouillé de tout, il croit être tombé au plus bas de l'échelle — sans rémission.

Faaou Kou Lorkein longe les crêtes dénudées des collines qui

bordent le lagon de Segall. Il est perdu dans la cohorte anonyme du Va, la longue file des pèlerins, hâves et en haillons, le feu au fond des pupilles — ceux qui ont résisté à tout. Il marche avec eux — il est comme eux maintenant, il a résisté à tout. Peu lui importe d'être l'ombre de Drod Sau Barth à l'avant, ou l'ombre d'un pouilleux dans la poussière du chemin. Il suce un caillou pour tromper sa soif, mâchonne un brin d'herbe pour oublier sa faim. Comme tout un chacun, il a ses fantasmes et ses visions... Des cris et vagissements dans les maisons à demi-noyées de Segall, des gardes noirs pétrifiés sur des îlots de pierres... Et ce visage qui le hante — est-ce qu'il volait dans le ciel ou nageait sous les flots ?

Il voit sa vie passer sur un pont infime jeté sur l'infini : ce qui rôde hors du chemin ne peut être que la mort, ou pis — la folie.

Faaou Kou Lorkein patauge dans les marais salés des Collines Fragiles, qui furent des versants verdoyants et giboyeux. Tandis que son corps ascétique lutte, dans cette moiteur glauque, contre les moustiques-tiques et les serpents-racines, une histoire entendue lors d'une veillée remonte à la mémoire : l'histoire d'un chasseur qui perdit son fils, ici dans ces marais. Il le chercha tant et tant, que Chimère s'empara du pauvre homme. Nul ne le revit jamais... Le fils erre toujours dans les marais des Collines Fragiles, appelant son père, incube inassouvi... C'est lui qui me traque ici, se dit Faaou Kou Lorkein — quand il voit cette nuit-là s'approcher une barque le long d'un étang bourbeux. Nimbée d'un halo cramoisi, à peine visible dans le dense fouillis végétal. Une silhouette la conduit, dont les traits sont voilés par la brume.

La barque s'échoue dans les roseaux près de Faaou Kou — qui reconnaît soudain *l'autre*... En un éclair l'apparition fond sur lui.

Ses compagnons n'auraient pas dû intervenir. La mort venait le chercher au fond des marais : il était prêt à affronter le jugement du démon — la chimère au visage de Feïn.

Le long des voies perdues

Le peuple ancien venu de la mer fut nommé les Premiers Hommes. Ils étaient le Peuple Elu par Galova. Sachant cela, ils en tirèrent puissance et pouvoir, tant et si bien qu'ils surpassèrent et contrôlèrent toutes les créatures, et finirent par défier le Monde-Mère lui-même. Si grands étaient leurs sortilèges, qu'ils ouvrirent la porte d'un Autre Monde — et cet Autre Monde était Chimère... Les Premiers Hommes s'allièrent à Chimère et se retournèrent contre l'Harmonie créée par Galova. Alors Galova fit appel aux Nouveaux Hommes pour combattre le peuple ancien, le peuple félon.

Le Livre de Galova

Feïn descend avec souplesse la sente escarpée qui dégringole du haut de la falaise jusqu'à la mer. Cette sente suit une succession de failles et d'encorbellements en surplomb, parfois juste assez larges pour s'y faufiler pas à pas, dos collé à la paroi. Feïn bondit sur l'étroit sentier, franchit d'un saut des escarpements vertigineux, comme Cheveux d'Argent le lui a appris : l'image du but incrustée dans son esprit, son corps tendu vers ce but comme un fil qui guide sa course. Feïn caracole au bord du vide tel un jeune calabri... Mais combien de frayeurs, d'angoisses, de douleurs et de contusions pour en arriver là — combien de danses avec la mort ! Cheveux d'Argent n'est plus, alors, le grand-père un peu bizarre que Feïn aime, mais une espèce de démon aux yeux de feu, dont la voix tonne du haut de sa puissance, semant la peur et le désarroi.

Feïn ne peut oublier : chaque acquis est un stigmate dans tout son être. Quand l'épreuve est trop rude, quand il est près de mourir, quelque chose craque en lui, une lumière intérieure éclaire des sensations inconnues — il sait...

Il sait que Cheveux d'Argent reste toujours près de lui, sous les formes les plus diverses — prêt à le rattraper au bord du gouffre, à rassembler son esprit en déroute. Tandis qu'il bondit ainsi à flanc de falaise, sa vie ne tient qu'à un fil. Le vieil homme lui a appris à rendre ce fil plus solide que la roche même.

Feïn arrive en bas, à peine essoufflé, se laisse glisser sur un gros mamelon granitique, léché par les vagues. Il n'est pas descendu ici depuis plusieurs jours, aussi son premier geste est de consulter son repère : la mer a monté de presque la taille d'un homme depuis son dernier passage... Si elle continue à ce rythme, tout le centre de l'île sera submergé avant la fin de l'année. La plage, la cabane, les arbres... Ne resteront que les rochers, la falaise, les mouettes — l'océan écumant, infini.

Une tête émerge au large, dans la houle bleutée. « Viens », appelle une voix, tout près. Cheveux d'Argent... Feïn l'entend où qu'il soit, comme s'il parlait au creux de son oreille.

— Je croyais qu'on allait pêcher ? crie-t-il.

Feïn a peur de l'océan, bien que le sorcier lui ait appris à nager — au péril de sa vie encore. « Viens, viens », répète la voix — à laquelle il peut difficilement résister.

Il ôte sa tunique et plonge. Il lutte un instant contre le ressac, puis trouve un courant tiède qui l'entraîne vers le large. Le soleil au zénith éclaire la mer sur une grande profondeur ; des reflets courent sur les bancs de coraux migrants qui envahissent le littoral. Des sarabandes de poissons brillants évoluent adroitement au-dessus d'algues préhensiles, dont les fleurs déploient des corolles ondoyantes... Cet étrange paysage fascine Feïn qui le survole lourdement, avec force éclaboussures...

« Deviens poisson », lui recommande Cheveux d'Argent qui l'a rejoint. Mais ce monde sous-marin est rempli d'une vie inquiétante, insaisissable. Danses lentes, ombres faussées, formes livides... Feïn préfère être oiseau : il connaît mieux les reflets dans le ciel.

Son maître le guide vers les profondeurs, par plongées successives. La lumière devient glauque, les rochers couverts de coraux violets s'enfoncent toujours plus loin... Le grand silence sous-marin pèse sur Feïn, oppresse ses poumons brûlants, à bout de souffle.

« Deviens poisson »... Peu à peu ses mouvements s'engourdissent... Il se replie, s'enroule en fœtus, régresse vers l'embryon primordial — mais la bulle de vie est immense, bleue et froide — et le rejette... Feïn cherche d'instinct la lumière — soudain il

voit.

Il voit les arches de glace de la Cité des Origines... Il coule vers des esplanades qui s'ouvrent à lui comme des fleurs de pierre. Il survole des bâtiments en corolles, des tours de mica brillantes, il contourne une haute flèche de métal dressée vers le ciel... Il erre le long des voies perdues, entre les piliers du passé, ombre parmi les ombres. Il retrouve des chimères familières, les serpents de lumière..., les palais d'eau mouvants, les roues de vent, les oiseaux de feu... Le soleil rouge et diffus emplit l'espace, efface les ombres — sauf une, qui court large et noire sur le dallage immémorial. Court vers lui, immense et palpitante : une grande manta s'approche en planant... Ses ailes-nageoires ondulent dans le ciel incandescent.

La manta géante descend, descend sur lui... Le couvre de son ombre froide. Le monde vacille — toutes ces formes qui l'entouraient s'évaporent et se désintègrent. Feïn reçoit de plein fouet une onde de panique, un hurlement subaquatique — alors le ciel se liquéfie et l'engloutit — précipite la cité tout entière dans un gouffre noir et glacé.

*

**

Feïn tousse, vomit une eau âcre, salée. Un air tiède le caresse ; il en emplit ses poumons en haletant. Ses yeux brûlants clignent sous la lumière, chaude et légère. La mer quitte son corps... Le soleil le sèche avec bienveillance.

Il se découvre allongé sur le gros mamelon granitique léché par les vagues languides. Cheveux d'Argent est accroupi près de lui, observant son douloureux rétablissement.

— Qu'as-tu vu ? lui demande-t-il.

— Une cité... la cité de mes rêves.

— Décris-la-moi avec précision. Essaie de te rappeler chaque détail. C'est très important.

Feïn se concentre sur ces images évanescentes, qui glissent comme des poissons dans les profondeurs de sa mémoire. Il tente de décrire ce qu'il a vu, mais des réminiscences de rêves anciens s'y mêlent, des souvenirs de son autre vie... Le sorcier l'écoute avec attention, fronçant les sourcils ou hochant la tête en signe d'assentiment. A la fin, Feïn lui parle de la manta volante. Le visage de Cheveux d'Argent s'éclaire :

— Ah ! tu as vu la manta. C'est bien, fils !

— Ça veut dire quoi, tout ça ?

— Tu as vu la cité des Premiers Hommes, la Cité des Origines. La cité de ta renaissance... Quant à la manta, elle est ta compagne qui te cherche, celle qui partagera ton destin.

— Qui ? Phalène ?

— Non, pas Phalène. Thazi... ma fille.

Ecoutez cette vérité

La nuit est lourde et chaude, comme une chape de plomb sur le monde. Dehors, des chimères rôdent sous la lumière de l'astre maléfique. Le silence est oppressant ; l'obscurité, dans les maisons, acquiert un relief incarnat. Bien des gens veillent, blottis dans leurs lits, attendant l'aube avec inquiétude, le soleil rassurant... Certains se demandent s'ils ne vont pas craquer sous la pression de leur angoisse, si leur porte consacrée peut vraiment résister à l'assaut des démons, si Chimère n'est pas déjà tapie dans leurs esprits...

Ce bruit — quel est ce bruit ? On dirait une plainte... Un sanglot inhumain, un gémissement lointain apporté par la brise moite du fleuve... Non, c'est un chant, une litanie qui plane sur Sirtarrak comme un oiseau funèbre. Des têtes se dressent, des oreilles se tendent :

— Toi aussi tu entends ?

— On dirait un arc-à-musique...

Une voix s'élève dans la nuit, faisant taire les chuchotements. La voix survole les arbres de la vallée, ricoche contre les flancs de la montagne, se perd entre les maisons muettes de Sirtarrak.

— Humains ! clame-t-elle par-dessus l'arpège incantatoire de l'arc-à-musique. Du milieu de la nuit je vous parle — sur ma vie je dis la vérité !

— Phalène ! C'est Phalène !

— Tu sais, la prophétesse errante...

— Celle qui a vu Galova lors du sacrifice...

— Elle ne craint rien, car Galova la protège !

— Taisez-vous ! Ecoutez-la !

— ... On vous a trompés ! De monstrueux tyrans se sont emparés de votre foi pour nourrir leur pouvoir !... Ils ont sacrifié le Nouveau

Dieu ! Et voici : des cendres froides de son amour a surgi la haine, qui a engendré la révolte ! O hommes, vous tous qui résistez à l'OEil Rouge de la Nuit — écoutez cette vérité : les démons véritables, vos ennemis réels, c'est le jour qu'ils se manifestent, c'est en pleine lumière qu'ils aspirent vos âmes et se nourrissent de vos vies ! Et ces démons ont un nom : ils s'appellent Raconteurs ! Contemplateurs ! Harmoniseurs !

Debout sur le large dos de sa jument bicaude, tête levée vers la lumière cuisante de l'Etoile Rouge, Phalène avance au milieu du village — qui écoute, blotti, silencieux. Les notes déchirantes de l'arc-à-musique, dont elle égrène les cordes de ses doigts crispés, ponctuent lugubrement sa harangue.

— Humains, vous qui recherchez l'Harmonie, qui aspirez à la liberté — écoutez cette vérité : la vengeance de Galova s'abattra sur les usurpateurs, sur les démons qui se sont emparés de Son Nom ! Rien ne pourra les sauver, ni leur hypocrisie déguisée en religion, ni leurs Protecteurs, ni leur pierre verte. Habitants de Sirtarrak, demain votre Raconteur sera mort — car Galova se dresse maintenant contre lui !

Personne ne sort pour la voir, mais Phalène sait que chacun écoute derrière sa porte. Elle sent la crainte et le respect, la foi et l'admiration s'échapper des maisons comme des bouffées de chaleur, des jets d'énergie qui la fouettent et l'électrisent. Elle capte l'affolement du Raconteur qui augmente à mesure qu'elle approche de sa maison. Une cohorte de succubes sarabande autour d'elle, siffle en harmonie avec l'arc-à-musique, reprend ses paroles en échos qui se répercutent, amplifiés, contre les murs épais du village.

Phalène s'arrête devant la villa du Raconteur, une petite citadelle cernée de hautes murailles. Une troupe de Protecteurs garde le lourd portail de bois : une huitaine de soldats tremblants, bardés d'armes et caparaçonnés de métal. Leurs flèches encochées sur leurs arcs suivent la progression de Phalène.

— Raconteur ! crie-t-elle. Galova m'a envoyée à toi pour te détruire ! Les démons de ton obéissance ont assassiné le visage d'amour de Galova. Elle t'envoie maintenant le visage de la haine !

Un arc claque devant Phalène. Une flèche fend la nuit, frôle sa tête, se perd au loin.

Une silhouette floue tombe soudain du mur — un Protecteur s'écroule avec un râle de surprise.

Perdant contrôle, les soldats décochent leurs traits sur Phalène qui attend, immobile et fière.

L'air vibre autour d'elle — aucune flèche ne l'atteint. L'ombre glisse le long du mur et bondit — un second Protecteur s'effondre, puis un troisième. Les autres refluent en désordre derrière le portail, frappant au jugé dans les ténèbres. Le dernier à battre en retraite

distingue un reflet rouge, tranchant — deux yeux fous qui sourient — il brandit sa dague — trop tard : sa nuque s'ouvre, le souffle de la mort s'exhale dans son cou.

A l'amble de sa jument bicaude, Phalène s'approche et s'adresse aux quatre survivants derrière le portail :

— Vous croyez vous protéger encore, créatures de fer ? Vous croyez qu'une porte en bois est un obstacle aux forces de la nuit ? Mais votre ennemi est déjà dans vos murs !

Ce disant, elle lève ses mains jointes sur le manche de son poignard, et debout sur sa monture, le pointe vers la maison noire au-delà des murailles.

La maison s'embrase.

Des flammes rugissantes jaillissent de toutes les ouvertures, éclatent portes et fenêtres, enveloppent la bâtisse craquante dans une nuée ardente. Alors retentit le long hurlement du Raconteur dévoré par la fournaise.

La maison s'écroule sous l'assaut des flammes. Le portail s'ouvre et une silhouette dégingandée s'avance. Souriante, couverte de cendre, un poignard dégoulinant de sang à la main.

Phalène se penche vers l'adolescent radieux, l'aide à monter sur la jument. Elle l'enlace, caresse son visage noir de suie, illuminé par l'incendie et la dévotion. Elle l'attire à elle... s'offre à lui sur le large dos de la jument bicaude qui broute le lierre-liane de l'entrée, autour des cadavres — indifférente au brasier qui rugit à quelques pas.

Des gens sont sortis malgré la nuit, malgré la peur. Abasourdis, agrippés l'un à l'autre, ils voient Phalène la prophétesse se donner à un être de feu et de sang — un incubé assurément, dont le regard inhumain sème en eux les graines de la folie.

L'écho de ses pas

Alors l'astre impie s'éteignit, mais revint dans le ciel de Galova trois siècles plus tard. Ainsi Chimère apparut aux Nouveaux Hommes, et naquirent les cycles d'Harmonie et de Chaos.

Le Livre de Galova

Assis sur le banc de pierre devant la cabane de Cheveux d'Argent, Feïn s'abîme dans la beauté sauvage de l'Etoile Rouge. L'astre trône au coeur de l'été, dans le ciel empourpré, tel un énorme rubis dans son écrin cosmique. Le monde est pur ce soir... Feïn ne craint pas les ombres qui rôdent à la périphérie de sa vision. Il pourrait, comme jadis, admirer leurs danses gracieuses, ou laisser une chimère susurrer au creux de ses rêves quelque légende d'outre-monde... Mais ses propres souvenirs le hantent, ses propres perceptions provoquent un trouble en lui-même. Il garde ainsi l'impression d'avoir volé en compagnie de créatures qui n'étaient pas des corbeaux, malgré les apparences. Il lui semble avoir marché dans une ville inconnue — qu'il reconnaissait pourtant, en un autre temps, une autre vie... Puis le temps s'est noyé dans la mer éternelle, qui s'étale devant Feïn et englobe l'horizon, miroite sous le soleil rouge de minuit.

Une silhouette se détache des ombres chimériques et vient s'asseoir près de lui : son maître aime aussi contempler l'Etoile Rouge...

Feïn a tant de questions à lui poser, or le sorcier ne répond jamais comme il le souhaite : de vraies réponses, claires et précises. At-il *vraiment* volé ? Marché sous les eaux ? Ces questions-là n'ont pas de réponse : cela ne s'explique pas avec des mots. Mais ce qui peut

s'expliquer, c'est : où cet enseignement mène-t-il ? Et surtout — pourquoi Feïn ? Il n'était qu'un pauvre idiot, un simple d'esprit tout juste bon à garder les moutons et causer aux corbeaux... Justement pour cela, devine-t-il.

La nostalgie le gagne au souvenir de cette époque : Gond Gai Sogad le Raconteur, Grosse Mani, Toriarrak... Une autre vie, un autre Feïn aveugle et larvaire. Et aussi — Phalène... Pour la première fois depuis son arrivée sur cette île, Feïn se remémore Phalène. Il comprend maintenant combien elle lui fut précieuse, tous ces liens qui les unissaient... L'émotion secoue sa mémoire. Où est-elle à présent ? Phalène... Il aimerait qu'elle soit là, assise près de lui, à la place de cet homme rusé. Ensemble, toute crainte évanouie, ils contempleraient l'Etoile Rouge... *Vois comme elle est belle ce soir*, entend-il dans ses pensées. Il prendrait Phalène dans ses bras, et peut-être l'aimerait-il comme un homme... *Admire l'Etoile Rouge*, lui souffle le vent.

L'astre se brouille dans ses pupilles, sa chaude lumière s'irise, se liquéfie... Non, ce sont des larmes... Si tu savais, Phalène, ce que je sais maintenant, si tu voyais comme j'ai changé... *Je suis près de toi*, murmure la voix dans son esprit. *Regarde... Regarde autour de toi...*

A travers ses larmes, Feïn perçoit des reflets qui dansent dans les rougeoiements, au rythme son coeur, de son émotion. Les reflets se concentrent, tourbillonnent parmi la brume phosphorescente..., créent des *formes*, qui se stabilisent... La brume s'élève, tel un rideau de vapeur. Feïn écarquille les yeux, stupéfait.

Il est toujours assis sur son banc — au bord d'une vaste esplanade au dallage immémorial, ceinte de piliers de pierre usée et d'arches de glace translucides. Au centre, une longue flèche de métal lisse et brillant. Tout autour, des bâtiments en corolles, ouverts comme des fleurs, et plus loin, des tours de mica noires sous le ciel rougeoyant... Feïn reconnaît cette cité surgie de la nuit — mais ce n'est plus une vision au fond des eaux...

Il se lève, tente quelques pas sur l'esplanade : les dalles sont solides. La flèche dressée au centre a la froideur lisse de l'acier. Les échos de ses pas ricochent entre les piliers...

Feïn est seul sur la place, dans la nuit rouge. L'astre palpite dans le ciel fuligineux, des ombres évanescentes rampent sur le sol, des présences guettent, tapies dans les ténèbres. Feïn accuse le choc : comment est-il arrivé là ? Quelle est cette cité ? Il contemplait l'Etoile Rouge, et soudain... Où est Cheveux d'Argent ? Pourquoi ne lui parle-t-il plus ? Feïn voudrait entendre maintenant son murmure rassurant au creux de l'oreille.

Des pas — ce sont des pas qu'il entend. Il pivote sur lui-même, cherche leur origine. Les échos restent imprécis, et les ombres floues...

Elle apparaît brusquement devant lui, traversant l'esplanade en

diagonale. Elle ne l'a pas remarqué.

— Hé ! S'il te plaît...

Feïn la rattrape. Elle fait volte-face, surprise. Une fille d'une grande beauté, remarque-t-il. Très jeune, une longue chevelure d'un noir de jais, de grands yeux sombres, un teint d'albâtre. Quelque chose — un bijou ? — jette un reflet vert entre ses seins, dans l'échancrure de sa robe.

— Que veux-tu ? lance-t-elle, mi-craintive mi-agressive. Je ne te connais pas !

— Excuse-moi, mais je — heu... j'aimerais juste savoir... Comment s'appelle cette cité ?

La fille le dévisage d'un air incertain — puis hausse les épaules.

— Shact, évidemment. Y en a-t-il une autre semblable ?

Elle s'éloigne. Feïn commence à la suivre — se ravise. La fille se fond dans la nuit, l'écho de ses pas s'évanouit. Feïn retourne à son banc de pierre — le banc de Cheveux d'Argent, devant sa cabane, et aussi celui de cette esplanade, dans cette cité insensée. Il le tâte pour s'assurer de sa solidité, s'y assoit avec précaution.

Shact ? La ville des sorciers... Shact la mystérieuse, l'inaccessible — Shact la cité honnie d'Enlall, la plaie de Torien, l'objet de toutes les craintes... La ville où nul ne va jamais, qu'on dit vouée à Chimère, où les démons s'accouplent avec les sorcières... La cité des Premiers Hommes — ville des origines, ville ultime. Et lui, Feïn, frêle garçon qui effleure à peine cette sorcellerie — le voilà transporté au centre de cette cité, au coeur de la nuit rouge, sans savoir comment, ni s'il pourra en repartir ! Oh ! Cheveux d'Argent, tu m'as joué un sacré tour !

La peur s'insinue dans les pensées de Feïn, accapare ses sentiments. Ce silence ne lui dit rien qui vaille, ces ombres froufrouantes lui paraissent suspectes... Il voudrait que la fille se montre, ou son maître lui-même. Pourquoi n'y a-t-il personne ? Dans le ciel, les nuages s'enroulent en volutes étranges, acquièrent des formes menaçantes : dragons, serpents... Pourquoi tremble-t-il ? C'est ce qu'il a toujours vu... L'OEil Rouge de la Nuit est vraiment comme un oeil, qui le scrute méchamment. Soupirs, frôlements autour de la place, les ombres s'étendent, *s'avancent*... Qu'est-ce que c'est ? Feïn ne peut détacher son regard de cet oeil énorme dans le ciel... Une menace imprécise mais terrible l'encercle, un vent glacé le cingle. Feïn claque des dents, une grosse boule coincée dans la gorge. Sifflements, glissements, l'ombre s'étend... Feïn voudrait crier, se lever, courir — la manta ? Est-ce la manta ? C'est l'OEil Rouge qui descend sur lui, impitoyable... *Quelque chose* s'agrippe à son ventre et le tire mais il ne voit pas ce que c'est et ça lui fait *mal* — il hurle, tombe en avant — des bras puissants l'enserrent, il se débat — un visage —

— Là, là, fils, c'est fini, calme-toi.

Le visage buriné de Cheveux d'Argent, tout contre le sien. Ses bras autour de lui. L'Etoile Rouge dans le ciel, lointaine et floue. Les rochers, la lande. La cabane, le banc de pierre. Le sorcier l'y pousse avec douceur. Feïn résiste, s'accroche à lui.

— Non ! Pas le banc, pas le banc !

— Entrons, alors. Viens dans la cabane. Je vais te faire une infusion.

Plus tard, assis sur le lit de son maître, une tasse de menthe rouge sucrée au miel dans la main, les yeux fixés sur la flamme rassurante de la chandelle, Feïn se demande encore s'il n'a pas rêvé tout cela... Mais des impressions demeurent — le contact froid du métal, la dureté de la pierre, l'écho de ses pas — trop solides pour les images éthérées d'un rêve.

Accroupi sur une natte en face de lui, Cheveux d'Argent paraît soucieux. Ce qui est inhabituel — et inquiétant.

— Cette fille, relance-t-il. Tu es sûr qu'elle n'a rien dit de plus ?

— Certain, répond Feïn. Elle m'a dit que la ville était Shact, qu'elle n'était semblable à nulle autre.

— Elle ne t'a pas reconnu ? A aucun moment ?

— Non... Elle m'a même dit : «Je ne te connais pas ».

— Et toi ? L'as-tu reconnue ?

— Non... (Feïn hésite, étonné par cette question.) Je ne l'avais jamais vue. Qui est-ce ?

Le sorcier l'observe un moment sans répondre.

— Ma fille. (Il fixe à son tour la chandelle.) Je ne comprends pas, poursuit-il à mi-voix, comme pour lui-même. Elle aurait dû savoir qui tu es. A ce stade de son évolution... (Il réfléchit.) Elle non plus n'est pas toute seule...

— Pourquoi devrait-on se reconnaître ?

— Parce que vous allez vous rencontrer. Je te l'ai déjà dit.

— Eh bien, nous ferons connaissance à ce moment-là !

Cheveux d'Argent scrute Feïn, de ce regard qu'il n'aime pas, qu'il a appris à distinguer comme précurseur d'un mauvais coup.

— Ce n'est pas si simple, déclare le sorcier. Il ne s'agira pas seulement de faire connaissance, mais de vous *retrouver*... parmi tout cela.

D'un grand geste du bras, il désigne la fenêtre de la cabane, l'Etoile Rouge qui brille à travers — et le paysage au-dehors, qui palpite de sa vie fantomatique.

La dernière ville

— Voici la dernière ville, dit le jeune fanatique à la prédicatrice.

Phalène hoche la tête, aussi lasse que sa vieille jument qui clopine dans les cailloux. Au bout du chemin, au fond de la plaine, au bord du fleuve : Sirtori. Sirtori la cruelle, exsangue entre les mains de son Harmoniseur tyran, Jiad Kaïn. La dernière ville à l'est, avant les montagnes aux populations farouches, avant l'océan inconnu. Sans s'expliquer pourquoi, Phalène ressent cette ville comme un but, un achèvement. La ville de Jiad Kaïn... Ce nom soulève son coeur de dégoût, emplit son âme d'une haine brûlante. Il représente pour elle la quintessence du mal. C'est la tête du dragon, croit-elle : lui abattu, le pouvoir de cette religion traîtresse s'écroulera de lui-même.

Le soleil dévore le ciel gonflé de gaz torrides.

La plaine crépite de chaleur, les buissons qui bordent le chemin se racornissent, jaunes et craquants. Une mince frange de verdure souligne le fleuve, ultime parure d'une nature accablée.

La jument s'approche de la cité, de son pas usé et claudiquant. Rien ne bouge sinon deux oiseaux, deux silhouettes noires qui tournoient très haut dans le ciel. Phalène ne les a pas remarqués, accaparée par la porte de la cité qui miroite au loin sous la chaleur.

— Mon démon, rejoins cette porte, et accomplis ton devoir.

— Avec plaisir, Vagabonde Céleste, sourit le jeune homme, dont la folie enflamme les yeux perçants.

Phalène tend sa main grise de poussière. Son fidèle y dépose un baiser fougueux, puis coinçant son poignard entre ses dents, saute à bas de la jument et disparaît dans les buissons.

Phalène saisit son arc-à-musique. Ses doigts égrènent la mélopée lancinante, la litanie magique qui file sur les ailes du vent, s'amplifie

au long des ondes de chaleur et finit par atteindre Sirtori, comme un écho lointain... Peu à peu la litanie troublera l'air, autour de

Phalène des formes surgiront des turbulences, des formes dansantes, invisibles, invincibles. Elle sent ces présences latentes près d'elle, tandis que sa tête oscille au rythme lent de la musique.

Un soudain froissement végétal interrompt cette osmose. Phalène tressaille, ouvre les yeux : son démon est devant elle, sur le chemin. Il est immobile et blême, ses yeux ont perdu leur éclat sauvage. Il avance un pas, vacille.

— Eh bien ?

— Sorcière..., exhale-t-il.

Il tombe comme une masse dans la poussière, face contre terre. Une dague est plantée dans son dos, jusqu'à la garde.

Incrédule, Phalène saute de la jument, se jette sur lui, relève sa tête ballante. Un filet de sang sort de sa bouche — mais aucun souffle, aucun murmure.

— Alors... tu n'es pas un démon ?

A cet instant une troupe d'hommes jaillit des buissons racornis. Des soldats de fer noir, le croc luisant, l'épée au clair. Ils fondent sur Phalène, trop effarée pour se débattre. La rouent de coups, lui entravent les pieds et les mains, la traînent à travers les buissons jusqu'au bord du fleuve, où attendent, couchés, des lévriers arachnides. Les Protectors jettent Phalène sur le dos de l'un d'eux, et chevauchent à bride abattue vers Sirtori.

*

**

Le ciel est blanc, l'air immobile et lourd. La plaine semble un lac de mercure, dans lequel s'enfoncent les lévriers, et la conscience de Phalène. Quelque chose émerge : trois arbres noirs et dénudés, dont les branches...

Ce ne sont pas des arbres, mais des piliers de bois sombre. Les branches sont une roue, fixée au sommet de chacun. Plus haut, des oiseaux tournoient dans le ciel — Phalène les distingue à présent, loin dans l'incandescence.

On la jette à terre, on lui verse de l'eau sur le visage. Ses sens s'éclaircissent. Les hommes en noir l'entourent. Entre leurs jambes gainées de métal, elle aperçoit les portes de la cité, la poterne où grouillent les gardes, qui pressent de la pointe de leurs armes une foule maigre et hésitante.

La foule s'étale à quelque distance des gibets, accablée par la peur et la chaleur. Un personnage la fend, monté sur un fier lévrier noir au poil luisant, au muscle racé. L'homme est rougeaud, arrogant, richement vêtu des habits de son ordre : Harmoniseur de Sirtori.

Le cercle des Protectors s'écarte : Phalène est face à Jiad Kaïn,

qui la toise du haut de sa monture. (Elle le revoit sur la tour de noire à Mérontori, féroce sous l'orage, poussant Feïn de la pointe de son épée...) La haine ravive ses forces, efface sa souffrance. Elle se débat dans ses liens — en vain. Elle crache dans sa direction.

— Puisses-tu mourir, charognard ! Souffrir autant que tes victimes !

Jiad éclate de rire, se tourne vers la foule :

— Vous entendez, populace ? Cette hérétique, cette sorcière souhaite ma mort ! Qui de nous deux mourra le premier, à votre avis ?

On l'a reconnue : le nom de Phalène parcourt la foule comme un vent de colère, un relent de désespoir.

— Tuez-le ! crie-t-elle. Abattez ce tyran ! Prenez votre liberté !

Elle reçoit dans les côtes un coup de pied bardé de fer qui lui coupe le souffle et la parole. Les Protecteurs de Jiad Kaïn encerclent la foule ; leur allure ténébreuse est plus dissuasive que leurs épées.

— Vous l'attendiez, hein, bande de canailles ! reprend Jiad Kaïn. Eh bien, la voici ! Vous allez voir une fois de plus que les sorcières n'échappent jamais au châtiment de Galova !

Il s'empare d'un long bâton accroché aux fontes de son lévrier, s'approche de Phalène étendue dans la poussière. Un soldat empoigne ses mains liées, les maintient à plat sur une grosse pierre enfoncée entre les gibets. Avec un sourire, Jiad abat son bâton — les deux poignets de Phalène craquent, une douleur aiguë irradie ses bras — elle blêmit, suffoque, mais se retient de crier.

— Ceci, c'était pour l'arc-à-musique, déclare Jiad Kaïn. Et maintenant, pour tous ces chemins que tu as parcourus...

Le soldat la retourne, pose ses pieds sur la pierre — le bâton s'abat de nouveau, sur ses chevilles — craquement — lances de souffrance dans ses jambes — Phalène défaille.

Jiad se penche sur elle, un rictus au coin de la bouche, où perle une mousse de bave.

— Ça va ? Trop fière pour pleurer tes morts, hein ? Tous ceux que tu as tués... Eh bien tu auras le temps de les évoquer — leur souvenir sera inscrit sur ton corps !

Il dégaine son poignard de cérémonie, découpe la tunique de Phalène, l'expose nue aux regards de la foule. Et lentement, il trace des balafres sur la peau de ses seins, son ventre, ses cuisses — lignes de sang cuisantes qui s'ajoutent à l'horreur de ses membres brisés... La souffrance et le désespoir montent en un raz-de-marée qui la submerge, noie ses pensées, transforme sa conscience... Elle ne sent plus rien : elle flotte hors de ce corps mutilé, hors de tout sentiment, de toute sensation. Détachée, elle observe un homme tracer en jubilant des sillons de sang sur le corps d'une femme. La foule trépigne et se tord les mains. La terre craquelle de chaleur, l'air vibre sous les

dards implacables du soleil — et les oiseaux noirs tournoient, tournoient...

Sans transition, elle se voit attachée sur la roue au sommet du pilier. Ses chevilles et ses poignets brisés pendent dans le vide, ses plaies béent comme autant de grimaces rouges. C'est juste un corps disloqué, qu'elle observe avec indifférence... Puis se déroulent toutes ses actions au long des jours, tous ces chemins parcourus sous le soleil et l'Etoile Rouge... L'amour et la mort intimement mêlés, et ces créatures diaphanes qui dansaient autour d'elle... Elle revoit Fein — et curieusement, n'éprouve aucune nostalgie, aucun regret. Tout cela est arrivé, puis s'est perdu... Et le soleil dure toujours, immense et blanc, carbonise un à un ces souvenirs.

Elle sourit au soleil qui l'accueille dans sa pérennité — alors elle distingue, en ce dernier lambeau de temps, les corbeaux qui tournoient dans la lumière, et... descendent...

De chair et d'amour

Galova a créé l'homme et la femme pour qu'ils s'aiment, s'unissent et perpétuent la lignée de son Peuple Elu. Toute forme d'union avec d'autres créatures, incubes ou succubes issus de Chimère, est un sacrilège et une trahison contre Galova, et doit être appelée : blasphème.

Les Lois d'Harmonie

L'amour, voilà ce qu'il lui manque, se dit Feïn en tendant les derniers cordages d'arbre-à-fil. Il veut m'enseigner son savoir, développer mes pouvoirs latents, faire de moi un sorcier comme lui. Mais il ne met pas d'amour dans son enseignement. Juste du zèle et de la patience. Je suis peut-être son successeur, mais pas son fils, ni même son ami : s'il n'avait pas décelé ces visions en moi, il m'aurait laissé m'écraser au pied de la tour à Mérontori comme le dernier des mécréants. Et maintenant, pour devenir un sorcier comme lui, je dois chaque jour frôler la mort...

Je ne veux plus, se rebiffe Feïn qui serre avec colère le noeud entre ses dents. Je ne veux plus que ma vie dépende de ce sorcier, serve ses buts et desseins. Il jette un coup d'oeil au sommet de l'île, vers la cabane de Cheveux d'Argent. Je te remercie de m'avoir sauvé la vie et donné une bribe de connaissance, mais ça suffit, j'ai payé ma dette. Moi aussi j'ai mes buts et desseins. Alors je pars, merci pour tout, peut-être reviendrai-je un jour...

C'est ainsi que Feïn aurait voulu annoncer son départ à son maître, mais il est hors de vue, et Feïn n'a pas envie de se lancer à sa recherche : il craint de tomber dans un de ses pièges, d'être retenu

d'une manière imparable.

Il termine la fixation de la voile, composée de grandes feuilles de lèche-rave mâchées puis séchées et cousues. Une brise se lève, la voile tendue claque, le mât de chêne-beige oscille légèrement. Feïn examine d'un regard critique la solidité — ou plutôt la précarité — de son radeau de roseaux. De toute façon, ironise-t-il, s'il coule, je peux toujours me transformer en poisson...

En son for intérieur, Feïn éprouve un certain malaise : il s'enfuit comme un voleur alors que son maître lui a entrouvert les portes de mondes étranges et fascinants, alors que les brumes de son enfance attardée se sont à peine dissipées... Cette clarté nouvelle n'est-elle pas trop éblouissante ? En vérité, ne regrette-t-il pas ces brumes infantiles, cette époque où tout était plus simple, où Phalène... Phalène...

Pour Cheveux d'Argent, la *conscience* est primordiale : la conscience du passé, de l'avenir, d'un autre présent... Savoir ce qu'est l'Etoile Rouge, sa place dans le ciel, son cycle de trois siècles... L'origine et la nature de Chimère... A quoi bon savoir tout cela ? Ce que Feïn en a retiré, c'est une démystification de ces merveilles, et la crainte — la crainte devant l'inéluctable.

Mais je veux rester libre, se rebelle-t-il. Libre d'aimer et d'ignorer, de parler aux corbeaux, même si je ne comprends pas leurs réponses. Je refuse d'être le jouet de ton pouvoir, Cheveux d'Argent ! Feïn sait que le sorcier, où qu'il soit, peut capter ses pensées, et jubile de les lui révéler sans subir son influence.

Bon, je pars, décide-t-il.

Il remonte vers la cabane d'un pas inquiet, persuadé que le vieil homme s'y trouve et parviendra à le dissuader de partir. Il rassemble son courage devant la porte close, jette un regard d'espoir à la plage en contrebas, ruisselante de soleil... L'or du sable et le bleu de la mer étale, et au milieu son radeau, petite tache informe et brunâtre. Des reflets dansent autour — vibrations d'éther fantasques... Heureusement, les chimères du jour sont alliées de Feïn : elles sauront le guider vers des terres accueillantes.

Résolu, il pousse la porte grinçante et pénètre dans la pénombre fraîche de la cabane. Silence... Personne ? Feïn se glisse dans la pièce du fond, encore plus sombre et ouatée. Ses affaires sont prêtes, sous son lit, il n'a qu'à les prendre.

Alors qu'il y passe une main tâtonnante, Feïn sent sa nuque se glacer sous l'effet d'une certitude : *il y a quelqu'un dans la pièce.*

Il n'ose se retourner. Son cœur bat la chamade. La froide sensation s'apaise... Feïn se redresse avec prudence.

Une forme humaine est allongée sur son lit — qui n'y était pas à l'instant. Cheveux d'Argent — couché juste devant lui, les yeux ouverts mais sans vie, fixés sur le plafond. Son visage est de pierre, et s'il

respire, son souffle est imperceptible.

Feïn l'observe, embarrassé. Dort-il ? L'a-t-il vu ? Est-ce lui seulement ?... Il promène sa main devant les yeux figés : ils ne cillent pas. Il pose son oreille sur la poitrine velue : aucune pulsation. Pas de souffle. Pas un bruit. Rien.

Le sorcier paraît mort.

Feïn recule, mal à l'aise. Mort ? Comme ça, subitement ? Non, ce n'est pas possible. C'est autre chose — et cette pensée l'inquiète.

Il attrape prestement son baluchon, gagne la cuisine à reculons. Cheveux d'Argent n'a pas bougé d'un cil. Feïn remplit sa gourde dans un baquet près de l'entrée — puis s'enfuit en courant, la peur au ventre.

Il rejoint la plage au creux de l'île, pousse son radeau à la vague et saute dessus. Mais le courant le ramène vers la côte. Feïn bataille avec la voile, cherche la meilleure prise au vent. Finalement la brise s'accroche dans les feuilles de lèche-rave et entraîne l'esquif vers le large.

Feïn soupire, un sourire détend ses traits.

Alors une pensée résonne au creux de son oreille : *Bon voyage... et bon vent... A bientôt !*

Son sourire s'estompe, se change en une grimace de dépit : Cheveux d'Argent était bien là, à observer son départ — mais il ne l'a pas retenu... Cela voudrait dire, s'interroge Feïn, que ma fuite aussi sert ses desseins ?

*

**

Le crépuscule descend sur la mer tranquille, déploie à l'horizon sa féerie visible et invisible, ses reflets où dansent les roues de vent, les dragons de nuages et les serpents de rêve...

Mais Feïn ne voit rien de tout cela, ignore ce soir ses chimères familières, affadies par la lumière de son savoir. Debout au pied du mât vacillant, face à l'île au-delà de l'horizon, il crie à Cheveux d'Argent qui sûrement l'entend encore :

— Je ne veux pas revenir ! Tes voyages, ta connaissance, c'est la *mort* ! Je t'ai bien vu ce matin ! Je n'ai pas envie de mourir ! !

Car c'est bien cela le dernier enseignement du sorcier : son corps allongé, inerte et inutile. Moi qui croyais, songe Feïn amer — moi qui croyais qu'on devenait *réellement* poisson ou corbeau, qu'on visitait vraiment cette antique cité de Shact... Encore une illusion brisée — mais il m'en reste une, faite de chair et d'amour. Et celle-là, tu ne peux me l'enlever, Cheveux d'Argent : tu ne connais pas la chair, ni l'amour !

Et moi aussi, j'en ai tout à apprendre... Feïn se tourne vers le couchant, salue les fantômes du soir qui glissent entre ciel et mer.

— Tout à apprendre ! leur crie-t-il. Sur la *vie* !

*

**

L'Etoile Rouge déverse une lueur hallucinante sur la mer, quadrille le ciel de rayons obliques, soulève des formes blafardes de la houle. Feïn dort, recroquevillé contre le mât de son radeau. Les créatures de la nuit n'ont plus d'emprise sur ses rêves, que Phalène accapare totalement. La mer clapote sous les tiges de roseaux, le berce en douceur... Feïn sourit dans son sommeil.

Un remous, sur le flanc du radeau...

Deux longues mains blanches sortent de l'onde, agrippent les roseaux. Une chevelure apparaît, médusaire, d'un noir de jais. Elle encadre un visage diaphane — un visage de sirène, au regard abyssal.

La sirène se hisse d'un coup de reins sur le radeau. Il gîte à peine tant elle est légère. C'est une jeune fille nue, au corps blanc, souple et fuselé. Elle paraît à peine matérielle, pourtant elle jette une ombre sur le mât. La pierre incrustée entre ses seins ronds pose un reflet sur la tête de Feïn endormi.

Elle rejette en arrière ses longs cheveux mouillés, s'agenouille avec grâce près de Feïn. Ses grands yeux noirs miroitent — un éclat s'allume au fond, palpitant. Longtemps elle contemple Feïn, tandis que l'Etoile Rouge sèche et cuivre sa peau d'albâtre, donne à son corps une consistance.

— Ainsi te voilà, mon amant promis..., murmure-t-elle / entend Feïn dans son rêve.

Il se retourne dans les bras et l'amour de Phalène / se retourne sur les planches du radeau. Dans son mouvement, son bras se pose sur la cuisse de la jeune fille agenouillée à ses côtés.

Une étincelle jaillit — un crépitement bleuté. Feïn sursaute. Ses yeux clignent devant le visage penché sur lui — tombent dans le gouffre béant du regard.

Feïn est aspiré corps et âme — aspiré au coeur d'un maelström d'espace et de temps, jeté en des contrées indicibles, des époques immémoriales — le temps d'un battement de coeur — *ailleurs*.

Le contact se brise — il reconnaît cette fille.

— Tu... tu es la fille de Shact, balbutie-t-il, effrayé.

— Je suis Thazi, fille de la mer et de la nuit.

Feïn frissonne au souvenir du corps de Cheveux d'Argent, gris et froid sur son lit. Il devait lui-même être ainsi, quand il croyait visiter une cité du passé... Alors cette fille n'est pas réelle, son corps gît quelque part : elle est une chimère... Sa main se tend vers l'épaule de Thazi — rencontre, surprise, la peau satinée. Une décharge électrique secoue son bras. Il se rétracte vivement.

Elle se penche sur lui. Une flamme verte s'allume entre ses seins.

Incrustée dans sa peau, elle brille comme un troisième oeil.

Thazi appuie son front contre celui de Feïn, rive au sien son regard abyssal. Un amour sauvage, inhumain, se déverse en lui comme une huile bouillante. Phalène s'éloigne avec son rêve interrompu, s'éloigne indéfiniment, éperdue de chagrin...

— Tu es beau, murmure Thazi. J'aurais pu t'aimer... si j'avais encore un coeur pour aimer. (Elle promène une main fine sur la poitrine dénudée de Feïn : nouveaux crépitements — ondes de plaisir et de douleur.) Aimes-tu l'amour ? susurre-t-elle en souriant — un sourire prédateur.

Feïn ne peut répondre, tant la peur le paralyse.

Un espoir de renaissance

... Or le Prophète Narûn arriva du Sud Profond sur une charrette tirée par six grands chiens de course aux pattes agiles. La charrette était pleine de Pierres Vertes, car le Prophète annonçait la renaissance de l'astre impie, le retour des jours de terreur. Il donna la Pierre Verte au Peuple Elu, mais il en manquait. Il s'en fut en chercher davantage. Sa prophétie s'accomplit, mais Narûn ne revint jamais. Il fut nommé : Cinquième Errant.

Les Dits des Six Errants

Un immense tapis vert, pelucheux, moutonnant. Au Sud, sous l'ardeur du soleil, le tapis est roussi, pelé. La forêt se clairsème, entrecoupée de zones carbonisées. A l'horizon, une épaisse fumée brune s'évase dans l'atmosphère : panache d'incendie... A l'extrême Nord, une brillance : la mer... Le bras de mer en formation, qui coupera bientôt Enlall en deux.

Un labyrinthe infini, un fouillis inextricable, une pénombre verte et bruissante — et au-dessus, une cathédrale végétale, un temple de branches et de feuillages, reflétant la chaude lumière du Sud...

C'est la Forêt Flamboyante.

Par endroits, des trouées, des clairières, des pistes animales, des rivières bourbeuses — autant d'incitations à dévier du chemin. Mais il y a cette lumière qui émane du Sud... L'unique point de repère pour les errants du Va.

Ils entrevoient des formes luminescentes, entendent les secrets

des arbres-aux-mur-mures, sentent sous leurs pieds la pourriture... résistent à peine à l'appel de la mort qui les emporte un à un. La peur s'étend sous les ailes de la nuit, les démons de minuit s'emparent des veilleurs. Que peuvent-ils contre un bestiaire surnaturel, des fruits empoisonnés, des nids d'insectes voraces ? Où vont-ils, perdus en des brumes délétères, enlisés dans des marécages sans fin, acculés à des murailles de broussailles ? Qu'espèrent-ils dans leur lutte quotidienne, égarés au milieu d'un foisonnement inhumain ? Les survivants n'ont plus que leur foi et leur folie pour guide. C'est un mince filet d'êtres rampants, décharnés, acharnés à attaquer la forêt monstrueuse, à se frayer un chemin dans ses entrailles — vers la lumière qui scintille là-bas au Sud, comme un espoir de renaissance.

Renaissance pour Faau Kou Lorkein, proche de la bestialité : il a des dents pour mordre et des ongles pour déchirer, ses pieds avancent et ses yeux voient la lumière — mais des ennemis s'interposent par myriades. Faau Kou Lorkein les frappe, les mord et les détruit, et sans cesse il en surgit — aucun n'a le visage de Feïn.

Non — le passé est mort, annihilé par les combats du présent. Il revit — une vie nouvelle, déracinée, arrachée jour après jour à la forêt profonde, nuit après nuit à l'envoûtement des démons. Il suffirait de peu pour qu'il s'éloigne seul, retourne à l'état sauvage. Un boulet le retient, une ombre ronde qui se dandine devant lui, l'entraîne vers la lumière. Faau Kou Lorkein se rappelle le nom de cette créature : Drod Sau Barth, l'Harmoniseur.

Sans savoir pourquoi, il le suit comme un chien. Mais il suffirait d'un rien, d'un signe, pour que cette ultime soumission se brise, pour que Faau Kou Lorkein s'éloigne de ces pèlerins encore trop humains, se noie dans cette liberté sauvage — cette infinie solitude... Un rien — un rêve peut-être...

Le ciel aveuglant vibre de chaleur, et le sel réverbère, vaste miroir cristallin. Des mirages courent à la surface du désert de sel, s'évanouissent dès que le regard les fixe. Rien d'autre n'altère le paysage — sinon ces deux silhouettes qui avancent, soulevant un léger nuage de poussière.

Elles progressent très lentement, brûlées par le sel et le soleil... Leur vie ne tient qu'à un fil, si fragile que chaque pas peut le briser. Un masque de souffrance est incrusté sur leur visage émacié, mais une flamme brûle encore au fond de leurs pupilles. Les deux hommes avancent en fixant l'horizon d'un regard halluciné. Les mirages dansent devant eux, voltiges éphémères.

La Main de Galova reste cousue sur leurs loques rongées. Un Doigt Vert pend au cou du plus voûté.

Ce sont les deux seuls survivants du Va : Drod Sau Barth et Faau Kou Lorkein. L'un derrière l'autre au milieu du désert de sel, sous le soleil

érubescents. Comme des fourmis, ils avancent — ils cherchent la Porte Entre les Mondes.

... Soudain Drod Sau Barth s'arrête. L'expression encroûtée sur sa figure se modifie, se craquelle. Ses yeux clignent, sa langue remue muettement.

— Là... là..., croasse-t-il. La Porte...

Il pivote vers Faau Kou Lorkein qui parvient à sa hauteur, et s'arrête à son tour. Quelle porte ? Il ne voit rien... sinon le sel qui miroite. Son regard dévie lentement de l'horizon, vient se poser sur l'Harmoniseur. Peu à peu l'image se stabilise...

Alors Faau Kou Lorkein le retrouve : ses cheveux blonds flottants... son regard pervenche. ..

D'un geste rapide, il saisit sa dague — la plante dans la gorge plissée de Drod Sau Barth.

L'Harmoniseur tombe avec un râle, s'effondre dans le sable pulvérulent... se résout lui aussi en poussière grumeleuse.

Je l'ai eu, réalise Faau Kou Lorkein. J'ai terrassé le démon ! Abattu mon dernier ennemi ! Je suis libre ! Libre !...

Il vacille. Libre de continuer la quête... Il repart dans le désert de sel, sous le soleil torride.

Non... non. Cette quête est un piège... Il n'y a pas de Porte Entre les Mondes. Je dois faire demi-tour, décide soudain Faau Kou Lorkein. Je peux rentrer chez moi maintenant.

Il se retourne avec effort, titube sur ses jambes sèches et raides comme des triques. Ses yeux brûlés parcourent l'étendue de sel, les dunes de sable à l'horizon, qui ondulent sous le ciel ardent. Il cherche les traces de ses pas...

Pas de trace.

Seul dans la grande cuvette de sel, sous le couvercle du ciel... Le piège se referme, inexorable.

*

**

Par ce dernier rêve, Faau Kou Lorkein a vaincu son ultime ennemi, une nuit dans la Forêt Flamboyante — mais le rêve s'est emparé de lui, a instillé sa folie. Il a perdu le Va entre les arbres, parmi tous ces murmures... Il erre à présent, seul sous les frondaisons lumineuses, dans le désert de ses pensées... Seul et sauvage, libre enfin, comme une bête solitaire, une créature de la nuit.

4e Partie

Succubes

Ecarté du plan

Gouil enrage contre Lahil Sertilio, ce Mane imbécile qui a failli tout faire rater, avec ses questions stupides et ses craintes malades. Gouil a réussi malgré tout à sauver Thazi du néant, à conserver sa conscience et sa forme humaine, à marquer son empreinte en Chimère... Mais il a perdu le contrôle, le contact. Qui sait où elle est maintenant, en quelle région intermédiaire ? Et tandis qu'il usera un temps précieux à la chercher dans les limbes, qui sait ce qui peut s'emparer d'elle, altérer à jamais son esprit ?

Gouil rejoint à pas lents sa cabine, bouillant de colère contre le Mane — mais aussi contre lui-même. Car il se sent responsable de ce gâchis. Evidemment, Thazi et Lahil Sertilio auraient fini par se rencontrer : c'était inévitable sur ce navire, aussi grand soit-il. Mais Gouil avait imaginé une autre forme de rencontre, plus tard, plus loin. A un moment où Thazi aurait été en pleine possession d'elle-même, aurait acquis une parfaite connaissance de son état, de son destin. Elle aurait alors écrasé Lahil Sertilio comme un vulgaire cafard, et Gouil aurait pris le pouvoir — sans drame, sans révolte, par pure nécessité. Et il aurait rempli son contrat concernant Thazi...

Mais Gouil n'a pas tout prévu : ce pauvre débris de Mage Enguil a bouleversé ses plans. Et puis, s'avoue-t-il, sa propre soif de puissance l'a un peu aveuglé... Il aurait dû s'occuper davantage de Thazi, au lieu de pavaner dans le château de poupe, d'user de charmes pour séduire les Manoises, de jouer avec le Mane comme avec un pantin. Il aurait dû suivre à la lettre le plan élaboré avec l'Exilé, son oncle si pointilleux, au lieu de l'adapter aux circonstances, à ses besoins, à ses caprices. Il aurait dû éviter les mirages faciles de la racine de soirépine, étudier davantage ceux bien réels engendrés par Chimère. Il

aurait dû... Bon, ça ne s'est pas déroulé comme ça. Gouil n'a rien à regretter. Thazi n'est pas perdue, le plan n'a pas échoué. Et n'en déplaît à son oncle, Gouil reprendra de la soirépine : il en a besoin ce soir, plus que jamais. Pour retrouver Thazi.

Il pénètre dans le château arrière, heureusement désert à cette heure avancée de la nuit, hormis quelques gardes qui s'écartent avec respect sur son passage. Hormis quelques silhouettes évanescentes... que les soldats ne voient pas, protégés par le fragment de pierre verte enchâssé dans la poignée de leur épée.

L'une de ces silhouettes indistinctes attend devant la porte de la cabine de Gouil.

Aperçue du coin de l'oeil, elle évoque un nain difforme, macrocéphale, une sorte de gargouille tassée sur elle-même. Vue de face, elle s'estompe, ses contours se diluent dans les boiseries de la coursive ; reste une vague tache rougeâtre, à peine visible.

Gouil reconnaît aussitôt cette forme spectrale. Il n'éprouve ni peur ni surprise — plutôt de l'irritation :

— Mon oncle, murmure-t-il. Je ne t'attendais pas.

J'ai à te parler, émet le spectre rougeoyant, droit dans son esprit. Sans rien ajouter, il s'infiltre à travers la porte de la cabine de Gouil qui soupire, exaspéré. De quoi se mêle-t-il ?

Me juge-t-il incapable de récupérer Thazi, de mener le plan à terme ?

Alors qu'il referme soigneusement sa porte à clé, Gouil se rappelle soudain que sous cette forme, l'Exilé capte toutes ses pensées. Il se retourne pour observer sa réaction.

Le spectre s'est déployé sous le plafond bas, occupant toute une cloison. Sa tête se mêle aux solives, et darde sur Gouil un ardent regard rouge. Une brume orangée baigne la petite pièce ; un vent de nulle part la traverse, qui agite tentures et rideaux.

Ton imprévoyance est consternante, émet la forme. *Que t'ai-je appris à Shact ?*

— Shact est loin, répond Gouil à voix haute. D'autres lois prévalent ici.

Ne parle pas ! Les parois sont fines, on peut trouver insolite de t'entendre. Contente-toi de penser.

« Mon oncle, nous perdons un temps précieux. Ma cousine a coulé au fond de la mer, et si je ne saisis pas sa conscience au plus vite, elle risque de mourir pour de bon. »

Thazi est en sûreté. Feïn, mon apprenti, l'a vue dans la cité des origines. Mais le contact n'a pas eu lieu. Par ta faute ! Qu'est-il arrivé ?

Gouil récapitule dans sa mémoire, à l'intention de son oncle, les événements de la nuit depuis la découverte du soi-disant démon — ce pauvre fou d'Enguil.

Imbécile ! s'écrie la forme dans son esprit — pulsation rouge sang sur le mur. Comment as-tu pu négliger la présence de ce monstre à bord ?... Oh, je vois — les fastes du pouvoir t'ont aveuglé ! Tu es tombé dans un piège grossier, Gouil : l'impression de puissance. Tu t'es servi d'une magie patiemment élaborée au long des siècles, avec l'aide rare et précieuse du monde chimérique, et fidèlement transmise de génération en génération par les plus valeureux Anciens de Shact — tout cela pour quoi ? Pour amadouer quelques aristocrates décadents ! Pour dominer sur un peuple perdu ! Qu'as-tu fait de l'enseignement que je t'ai prodigué, neveu indigne ?

Gouil se replie sur lui-même. Il déteste être traité ainsi, comme un gosse pris en faute. Mais il est obligé de reconnaître que son oncle a raison. Il s'est lui-même porté de semblables accusations...

Il jette un regard par la croisée ouverte : la nuit rouge pâlit dehors, se nuance de reflets d'or : l'aube... La forme spectrale pâlit aussi sur la cloison. Ses pulsations faiblissent, la virulence de ses yeux de feu s'amointrit : bientôt le contact sera rompu, ce contact particulier favorisé par Chimère, qui n'est possible que sous les émanations de l'OEil Rouge de la Nuit.

« J'irai dans la Cité des Origines », pense Gouil avec conviction. « Je retrouverai Thazi, lui expliquerai ce qu'elle est devenue, lui présenterai Feïn... Qu'ils se rencontrent, se connaissent, s'accouplent. Que leur destin s'accomplisse !... Je n'avais pas compris, mon oncle. Mais maintenant je comprends. C'est une dette envers Chimère. Je m'en occupe tout de suite. »

Un peu moins d'emphase... commente la forme sur le mur — qui voit Gouil tendre la main vers sa boîte de racines de soirépine posée sur un coffre. La boîte s'envole à travers la pièce, s'engouffre par la croisée et au terme d'une orbe parfaite, s'abîme dans la mer.

...et un peu plus de discernement, poursuit la forme rouge qui s'estompe. *Tu n'as pas besoin de ces racines, car tu ne feras rien de tout cela. Feïn et Thazi se sont retrouvés : le contact s'est établi finalement. Je m'aperçois que tu es trop jeune pour t'impliquer dans un tel projet. Vis ta vie sur ce navire, acquiers de l'expérience. N'essaie plus de me joindre : je serai inaccessible. Je te ferai signe quand le moment conviendra. Adieu, neveu.*

La forme disparaît complètement, au moment où le soleil lance ses premiers rayons sur la mer. Silence dans l'esprit de Gouil, qui fixe la paroi vide, abasourdi.

Ainsi il est écarté du plan — écarté de Thazi sa cousine, si belle et si douce... Peu à peu la stupéfaction se change en déception — il désirait secrètement prendre la place de Feïn — et la déception en colère : trop jeune ! A vingt ans, trop jeune ! Mais pour qui se prend-il, l'Exilé ? A qui croit-il parler ? Il me considère comme un gosse ! fulmine Gouil hors de lui. Il ne s'est pas aperçu que j'ai grandi, que je

suis adulte, fort, puissant !...

Mais il va comprendre. Je me débarrasserai de Lahil Sertilio et de sa clique, prendrai le contrôle de ce navire et le mènerai à sa destination : la Porte Entre les Mondes, devant les montagnes de pierre verte ! L'Exilé ne connaît pas le pouvoir de la pierre verte : il ne sait pas ce qu'elle a fait à Thazi — et peut me faire à moi ! Mais quand j'en aurai distribué à tous mes *jeunes* amis... On verra qui sera le plus puissant à Shact, on verra si la jeune génération ne vaut pas l'ancienne !

*

**

Lahil Sertilio accueille l'aube avec soulagement. Il n'a pas dormi de la nuit, ruminant cet affront infligé par son Mage : quelle façon humiliante de le congédier, lui, le Mane de Segall, son seigneur et maître ! Et Lahil — le fier et grand Lahil Sertilio — a obtempéré sans mot dire ! Voilà le plus étrange, le plus incroyable.

Il m'a jeté un sort, se convainc-t-il, un sort qui a étouffé ma volonté, mon autorité... Cette idée en implique une autre, bien plus terrible : les Mages ne jettent pas de sort... Au pire, ils marmonnent des incantations. Par contre, les sorciers...

Mais Gouil me protège, se rassure-t-il. Il m'a fourni une pierre verte, il a chassé les démons qui me rôdaient autour, par je ne sais quelle magie...

Quelle magie : voilà le hic. Lahil Sertilio connaît bien les différentes méthodes employées par les Mages, pour les avoir longuement observés à l'oeuvre : incantations, invocations, prières, philtres, préparations à base de plantes... Gouil n'emploie pas ces méthodes, semble-t-il. Aux dires d'Enguil, aucune n'est efficace contre les créatures de Chimère. Pourtant Gouil l'en a débarrassé... Cela n'implique-t-il pas une *entente* avec Chimère ? Et son aveu — sûr de lui ! — sur ses relations avec cette dangereuse sorcière... Tout cela ne signifie-t-il pas que Gouil est lui-même un *sorcier* ? Un être malfaisant, un allié de Chimère ?

Or Lahil et sa cour n'ont jamais été si bien protégés. Or Gouil n'a pas fait un geste pour sauver la sorcière. Alors, qu'en penser ?

Lahil aimerait avoir un vrai Mage sous la main, pour obtenir des éclaircissements. Car Gouil n'est pas un vrai Mage : il n'a pas passé les Epreuves d'Intromission, n'est pas allé devant le Conseil des Anciens, n'a été reconnu Mage par nul autre que Lahil lui-même. Fatale erreur... provoquée par l'urgence du départ, par la soudaine défection d'Enguil. Trop de précipitation, un jugement hâtif... et voilà : il y a un sorcier à bord. Qui prend chaque jour plus d'importance, d'arrogance, de puissance...

Comment neutraliser un sorcier ? Se débarrasser d'un Mage est

assez facile, mais un sorcier ? Il ne suffit pas de lui dire « je te chasse » pour avoir la paix. L'arrêter ? Le jeter à la mer ? L'attaquer par surprise ? Un sorcier peut-il être surpris ? Ne peut-il pas *tout* deviner ? Et si je l'élimine, qui me protégera des démons ?

Il en est là de son indécision, ses traits difformes baignés par le soleil levant, quand on frappe à la porte. Il tressaille, saisi d'appréhension : est-ce Gouil ? A-t-il lu dans ses pensées ?

— Qui est là ?

— C'est le capitaine de la garde, Mane. Je vous apporte une doléance de vos sujets.

— Une doléance ? (Que se passe-t-il encore ?) Attends une minute.

Il jette sur ses épaules tordues un lourd drapé de brocart, ajuste son masque de course rehaussé de pierreries, et ainsi camouflé, va ouvrir la porte.

Le capitaine de la garde — un grand homme raide, tiré à quatre épingles — s'incline respectueusement devant lui.

— Voici la doléance, Mane. Des représentants de la population m'ont chargé de vous demander pourquoi vous avez fait assassiner — ce sont leurs propres termes — celle que vous appelez la sorcière et qui à leurs yeux n'est pas une sorcière, mais une protégée des Esprits, qui les aidait grandement à supporter les rigueurs du voyage, qui était la bonté et la charité personnifiées, et qui de plus a été sauvagement agressée par un démon. Vos sujets ne comprennent pas que vous ayez pu commettre un acte aussi injuste, alors que vous auriez dû la soigner et la protéger. Ils exigent que vous veniez vous expliquer publiquement le plus tôt possible, faute de quoi ils ne répondront plus de la sécurité sur ce navire.

— Ils exigent, hein ?

— C'est le mot qu'ils ont employé.

— Une menace de mutinerie, en somme ?

— Je le crains, Mane.

— Manquait plus que ça, soupire Lahil avec abattement. Bon, tu me fais arrêter et mettre aux fers ces... représentants, là.

— Mane, si vous me permettez un avis... Je pense que ce serait une erreur.

— Exécution, capitaine ! tonne Lahil Sertilio, furieux.

Un sentiment d'absence

Feïn est allongé sur le radeau, sous le soleil. A califourchon sur lui, Thazi caresse doucement sa peau ferme et lisse. Il lui rend vaguement ses caresses, sous l'emprise d'une délicieuse langueur.

— Tu parais triste..., remarque Thazi.

Feïn esquisse un pâle sourire. Sa main glisse sur la cuisse galbée de Thazi, monte vers ses hanches fines, effleure la courbe d'un sein. Le contact ne produit plus de crépitement, mais ondoie encore dans ses nerfs.

— Maintenant je suis un homme...

— Tu le regrettes ?

— Je ne sais pas...

Une étrange confusion règne dans son esprit : Thazi lui a appris l'amour fou — une catharsis pour ses sens — Thazi devine ses pensées, devance ses désirs — elle est belle et étonnante, c'est une amante parfaite. Trop parfaite ?

Feïn ne peut oublier qu'elle a surgi du néant, au coeur de la nuit rouge — telle une chimère. Mais une chimère n'a pas la peau si chaude et satinée, une odeur si délicieuse, des yeux si profonds. Une chimère ne fait pas l'amour à la façon des humains. Or Thazi est la fille de Cheveux d'Argent : il l'a déjà rencontrée dans l'antique cité de Shact — fille de l'Autre Monde assurément. Ni sorcière ni chimère — alors quoi ?

Succube...

Fille d'une démonsse et d'un sorcier, elle est venue à Feïn pour en faire un homme. Un homme ?... Elle ne l'aime pas comme Phalène l'a aimé, elle ne peut vivre avec lui ni lui faire des enfants — ou bien le peut-elle ? Quel plan secret suit-elle ? Quelle nouvelle machination de

son père ? Cheveux d'Argent lui a fait perdre l'innocence de son enfance, et elle, maintenant, parachève sa transformation. Pourquoi ? Pourquoi lui ? Éternelle question...

— Pourquoi moi ? interroge-t-il à voix haute, sans espérer une réponse — qu'à sa grande surprise Thazi lui fournit :

— Parce que tu es comme moi, comme nous — tu es de notre peuple, même si tu l'ignores encore.

— Quel peuple ?

— Les hybrides, les sorciers, les incubes et succubes... Ceux qui pactisent avec l'Autre Monde et reconnaissent ses habitants, ceux qui ne sont ni morts ni vivants, ni chimères ni réels... Car tu es mort, Feïn, ne l'oublie pas ! Tu es tombé de la tour de noire à Mérontori, comme moi je suis tombée du haut du mât de la grande nef. Même si tu te sens bien vivant, aux yeux des *Autres* tu es mort. Tu as rejoint notre peuple.

Les *Autres*. Le terme qu'employait Phalène — leur embryon de code à eux deux — mais cela avait un tout autre sens à l'époque. Ou bien cela avait-il le même sens ? Phalène faisait-elle aussi partie de ce... peuple ? Oh non, refuse Feïn, saisi d'une soudaine appréhension devant son passé perdu : Phalène si vivante, si chaude, si humainement amoureuse ! Une profonde nostalgie l'étreint au souvenir de cette époque de candeur, où son peuple se réduisait à Phalène, Grosse Mani, aux moutons bleus et aux corbeaux... Aux mystérieux corbeaux...

Regards de sorciers déjà penchés sur lui, comprend-il maintenant. Espions d'outre-monde... Mais il ne savait pas. Il ne savait rien, et vivait heureux.

Mais — même si je suis mort aux yeux des *Autres*, songe Feïn, mon passé est encore vivant... Du moins je peux le ressusciter, retrouver Phalène, recouvrer l'insouciance — sinon l'ignorance !

Déterminé, Feïn se redresse sur les coudes, plante son regard pervenche dans les yeux noirs de Thazi. Leur profondeur ne l'effraie plus : la fermeté de sa décision est un garde-fou pour lui, une margelle devant ce puits.

— Thazi, j'ai fait mon choix : je rentre chez moi. Je veux... retrouver Phalène.

Un long, très long moment, Thazi le scrute sans mot dire. Elle ne bouge plus, elle est comme une statue d'albâtre et de jais — aussi belle, aussi froide. Puis tout doucement, elle s'allonge près de Feïn, se love contre lui. Ses mains se promènent sur ce corps qu'elle aime et qui l'aime — car de nouveau le désir l'anime, chaud et tentateur.

— Alors faisons l'amour une dernière fois, mon prince des ténèbres... Avant ton retour.

Feïn réagit aux caresses, les rend avec fougue et maladresse — et

leurs corps s'enlacent, leurs souffles se mêlent, leur plaisir augmente dans le même crescendo. Une impression obscure rôde encore en son coeur — comme la froideur d'un feu éteint, comme un sentiment d'absence. Mais Thazi devient féline, sauvage — elle l'entraîne dans la lumière de la pure jouissance — elle le chevauche, frissonnante et floue, palpitante comme un papillon... Elle se renverse, pousse un cri suraigu — l'orgasme atteint son paroxysme : dans un éblouissement, Feïn perd sa semence, son souffle et sa conscience

— le temps d'un battement de coeur... Puis le plaisir reflue, son corps se détend sur les roseaux du radeau. Le soleil frappe, la mer brille, la voile oscille — il est seul.

Pas une ride à la surface de l'eau, pas un soupir de vent, pas une trace sur le radeau — comme si Thazi n'était jamais apparue.

*

**

Le lendemain, Feïn échoue dans une petite crique sombre et fraîche, au creux de rochers léchés par une vague molle, brisée par le chapelet d'îlots entre lesquels il a louvoyé depuis le lever du jour.

Ereinté d'avoir lutté contre des courants contraires le long de cette côte déchiquetée, anémié par le manque de sommeil et de nourriture, Feïn laisse les vagues pousser son radeau sur la plage, se traîne sur le rivage et s'écroule dans les galets, à bout de forces.

Pendant qu'il gît ainsi à demi évanoui, la mer monte et mouille ses pieds... jusqu'à ce qu'une vague plus grosse l'asperge tout entier. Feïn s'ébroue, reprend conscience, parvient à se hisser plus haut, vers une grotte où, espère-t-il, la marée ne viendra pas.

La marée vient dans cette grotte, car elle y a laissé quelque chose.

Un cadavre.

Livide et mou, gonflé par l'eau, rongé par le sel, bizarrement entier — sauf le visage, défoncé, écrasé par un objet lourd ou lancé violemment. De longs cheveux noirs l'encadrent, emmêlés d'algues, aussi lisses et gluants. Une pierre verte luit au milieu des chairs putrides, encastrée dans la poitrine.

Une poitrine que Feïn caressait avec délice — hier...

Ne brise pas le rêve

Adore la Terre, vénère la Mer Prie les Esprits qui te
sont chers Toujours seul avec ta folie Seul dessous
l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

Retranché dans sa chambre du château arrière, engoncé dans un épais manteau, Lahil Sertilio contemple la mer étale, étincelante. Il a ôté son masque, car personne ne peut le voir à cette fenêtre de l'encorbellement de poupe. Depuis l'aube, il assiste à la dérive des premiers icebergs — éclats blancs à l'horizon, évoquant des navires de glace... La nef cingle vers le Grand Nord, l'océan inconnu. Là-bas, quelque part, la Porte Entre les Mondes... Des signes devraient se manifester, mais pour le moment seuls perdurent la mer et le ciel, qui entremêlent leurs couleurs indéfinissables — et les icebergs, lointaine flottille fantôme... N'importe quoi peut surgir de n'importe où, craint Lahil Sertilio, saisi d'une sourde angoisse devant l'immensité qui l'entoure. Plus de côtes, plus de repères, plus de traces humaines. *Le Dieu qui se fige...* Il se rappelle cet augure de son ancien Mage Enguil, transformé en monstre par cette sorcière... Un sort qu'Enguil lui-même n'avait pas prévu ! Alors... puis-je me fier à ses interprétations ? Ai-je eu raison d'embarquer toute ma ville vers le Nord, sur la seule foi des déclarations de ce charlatan ? Une onde de terreur le traverse à l'idée de s'être fourvoyé, de ne jamais découvrir la Porte Entre les Mondes, d'avoir passé dix ans de sa vie à organiser une expédition vers un but fallacieux... Il sent peser sur lui le poids écrasant de l'oeuvre accomplie : cet énorme navire qui roule et craque, tous ces gens en

équilibre entre raison et folie, la fragile barrière de ses gardes... Non, décide-t-il, je ne peux m'être trompé !

Or Enguil avait aussi prévu une mutinerie... qui a failli avoir lieu, malgré l'arrestation des meneurs, et demeure latente, endémique. Lahil s'en est bien tiré jusqu'ici, grâce aux discours persuasifs concoctés pour lui par Gouil, son Mage-sorcier ambigu. Combien de temps ce statuquo durera-t-il ? Combien de temps cette populace excitée va-t-elle le tolérer, craindre le bouclier de ses gardes ? Elle ne lui a jamais pardonné l'exécution de la sorcière — un *assassinat*, prétendent-ils...

Inquiet, il se tourne vers la porte comme si la foule menaçante était déjà là, prête à lui faire payer son crime. Mais la porte est toujours close, renforcée par une épaisse barre de bois. Derrière n'attend que le silence, peut-être un garde. Pourtant... il capte une présence... là !

C'est Gouil, assis dans le coin le plus sombre de la pièce. Les yeux brillants, l'air narquois.

— Comment es-tu entré ? s'écrie Lahil, vexé d'avoir eu peur.

— Le soleil ne t'a pas arrangé, Lahil Sertilio. La peau de ton visage est cramoisie, et commence à se cloquer. Ça va te brûler sous ton masque.

Gouil a un large sourire, comme si cette perspective le réjouissait. Lahil gagne la porte, examine ses verrous et la barre de bois, constate que tout est en place. Il revient vers Gouil :

— Ne détourne pas ma question ! Comment es-tu entré ?

Gouil prend un air innocent, remue ses grandes oreilles.

— Par la porte. Mais j'ai remis la barre. Si quelqu'un entrerait et te voyait sans ton masque...

On me prendrait pour un démon, pense le Mane. Pour une victime de Chimère, une créature dangereuse. Déjà le doute s'installe, des regards méfiants, des questions dans mon dos : pourquoi le Mane se montre-t-il si rarement ? Pourquoi porte-t-il toujours un masque ? D'où lui vient cette démarche voûtée, cette voix rauque ?

Mon pouvoir s'effrite de jour en jour... Il faudrait un événement heureux pour redonner espoir et courage au peuple. Mais que peut-il arriver, au milieu d'un océan plat sous un ciel sans nuages ? L'escale à l'île Quadrige aurait pu apporter ce réconfort... Or elle a dû être écourtée à cause de ces ruines inconnues sous les eaux : une impression d'horreur très ancienne en émanait... Ce n'était pas de la superstition : ses gardes, sa cour l'ont sentie aussi, alors que la pierre verte est censée les protéger contre ce genre d'émanations.

Une île ensorcelée, murmuraient craintivement les gardes. L'île Quadrige n'est pas l'île au Sorcier, mais elle en est trop proche, bien trop proche. Cette escale fut une erreur : loin de tranquilliser la

populace, elle l'a rendue plus méfiante, inquiète, soupçonneuse. Mais c'était la dernière terre avant le Grand Nord, l'océan inconnu... Il faudrait un autre événement maintenant, quelque chose qui puisse occuper tout le monde, détourner le peuple de ses craintes et interrogations — n'importe quoi, même un iceberg, ou une tempête...

Lahil Sertilio retourne à la fenêtre : la mer est lisse comme un miroir, reflète le ciel d'un bleu limpide. Les châteaux de glace dérivent au loin, majestueux.

— Gouil, j'aimerais que tu observes le ciel, ou le vol des oiseaux, je ne sais, et que tu me prédises : y aura-t-il une tempête bientôt ?

— Il y en aura une, répond Gouil sans hésiter.

— Quand ?

— Bientôt. (Gouil scrute Lahil d'un oeil torve, puis ajoute :) Elle couve déjà.

*

**

Il est isolé sur une large plaque de glace, flottant sur une eau noire et lisse comme un miroir. Autour de lui, des icebergs aux teintes mauves se dressent majestueusement dans le ciel cramoisi de minuit. Au loin, dans les brumes violines du Nord, la nef semble un iceberg fantôme, à peine plus découpé. Stagnation... Dans le ciel, deux soleils rouges immobiles : l'un énorme et boursoufflé sur l'horizon, l'autre au zénith, minuscule et perçant comme une aiguille. Silence... ponctué des crissemments de la glace... Il est seul.

Sur cette plaque de banquise en dérive, seul au bord du monde — il tremble. Les glaces polaires craquent alentours, blocs erratiques qui s'en vont fondre au Sud, tels d'immenses vaisseaux en ruine. La nef s'estombe vers le Nord... Le peuple de Segall a abandonné son Mane sous l'Etoile Rouge, dont l'éclat démoniaque envahit le ciel en permanence.

Ainsi le rêve de Lahil était prémonitoire, et Enguil l'avait correctement interprété. J'ai répudié le Mage qui avait eu la sagesse de m'avertir, enrage-t-il — et j'ai engagé celui qui m'a trahi !

Car la mutinerie s'est déclenchée ainsi que l'avait prédit son premier Mage... Organisée par Gouil sans aucun doute. Le traître, le sorcier, le démon ! Qui s'est joué de lui jusqu'au bout... Comme il avait l'air inquiet quand il est venu prévenir Lahil Sertilio qu'une mutinerie se préparait dans les ponts inférieurs...

« — Je peux encore la contenir, avait-il affirmé, mais pour combien de temps ? Il vaudrait mieux leur parler, Mane, apaiser ce peuple en ébullition. Je peux vous inspirer magiquement un beau discours... »

« — Non ! Il faut utiliser la force ! Les mater une fois pour toutes ! »

« — Vous n'avez que trois cents gardes — et il y a près de trois mille personnes sur ce navire... dont au moins deux mille vous sont franchement hostiles. Croyez-moi, Mane, seule la magie et la persuasion peuvent vous tirer d'affaire. »

Sous bonne escorte, Lahil Sertilio descendit sur le pont, attendu par une foule considérable — houleuse et menaçante. Il étendit les bras en un geste apaisant, attendit les premiers mots de ce discours rassurant que Gouil devait lui souffler magiquement...

Une chaleur anormale enveloppa sa tête. Une attache craqua sur sa nuque — soudain son masque glissa, tomba à terre. Il ne put le retenir, car ses mains étaient paralysées. L'air froid fouetta son visage blême, déformé — horrible.

Tous les marins, tout le peuple rassemblé se figea de stupeur.

« — Ton masque est tombé, Lahil Sertilio », dit Gouil sur un ton narquois.

Ils ne l'ont pas tué sur-le-champ. Ils l'ont abandonné sans eau, sans nourriture, sans rien sur la glace dérivante. Maintenant Gouil est le maître sur la nef qui s'estompe dans la brume et le froid, loin au Nord, vers la Porte Entre les Mondes...

Lentement, la nef a disparu derrière l'horizon... Lahil est seul.

Seul à la lisière du monde — il tremble. Les deux soleils rouges brillent dans le ciel gelé. La glace crisse, l'océan se fige...Devant lui, l'eau noire se trouble. Quelque chose monte des profondeurs... Des mains jaillissent de l'onde, saisissent le bord de la plaque de glace. Bleues translucides comme la glace — les mains se hissent.

Lahil Sertilio recule, terrifié. Une tête émerge de l'eau noire : cheveux de jais, teint d'albâtre, regard noir sans fond — Lahil connaît ce visage.

Thazi la chimère sort de la mer... Elle rit.

Lahil Sertilio se met à hurler — mais cette fois ne brise pas le rêve.

Le visage de la mort

Pour préserver l'Harmonie chez les hommes, chez les bêtes et les plantes, Galova établit des cycles, afin que toutes les races soient élues tour à tour. Les Premiers Hommes s'éteignirent, car ils s'étaient alliés avec Chimère afin d'usurper le Pouvoir de Galova. Un jour s'éteindront pareillement les Nouveaux Hommes. Une autre race viendra à l'existence, encore plus proche des Cercles Divins.

Le Livre de Galova

La nuit recouvre le monde de son manteau écarlate. C'est la fin de l'été : l'Etoile Rouge rampe à l'horizon, allonge les ombres, déforme les contours. La nature flétrit, écrasée par l'air inerte, précurseur de l'orage. Les créatures de la nuit ne sont plus que des rémanences qui glissent au ras du sol, des reflets qui fument à la surface des rivières à demi taries... La chaleur alourdit la vie, fige les volontés, amoindrit les pensées. Nul mouvement que le ballet des ombres, la lente reptation de l'astre rouge au bord de l'horizon. Nul autre éclat dans le ciel voilé où des nuages s'assemblent, préparent leur déferlement tempétueux sur le monde.

Le fleuve traverse mollement la plaine, s'embourbe dans ses rives asséchées. De part et d'autre, la ville de Sirtori évoque un grand dragon assoupi, urinant continuellement ces flots couleur de sang. Devant la porte de l'Est, les trois gibets étalent sous la nuit rouge leurs roues de mort au bout de leurs mâts noirs. Quelques lambeaux pendent de l'une d'elles, vestiges indéfinissables, grignotés par des

nécrophages.

Le temps paraît figé dans cette atmosphère pré-cataclysmique... Pourtant il s'écoule, car quelqu'un marche dans la plaine.

Il marche d'un pas égal et droit, traverse rocailles et buissons, frôle les arbres immobiles et secs, foule des champs de cultures racornies. Il vient de l'est, des montagnes qui s'étirent dans le lointain, violacées au fond de la nuit. Il va vers la cité, non par but, mais parce qu'elle est sur son chemin... le long, long chemin du retour — vers Toriarrak.

Son corps n'a plus la souplesse gracieuse de naguère, l'éclat doré de ses cheveux a terni... Seuls ses yeux ont gardé leur couleur pervenche. Raide et maigre, harassé : Feïn est en harmonie avec le paysage.

L'image de Phalène est gravée dans son esprit, sur le fond des collines bleues de Toriarrak. Toute autre pensée est étouffée : il s'est forgé une barrière mentale solide comme le roc, opiniâtrement durant ces longs jours de marche. Le soleil brûlant ne l'a pas arrêté, les fantômes de la nuit ne l'ont pas retenu, il n'a pas écouté cet *appel* lointain qui se brise aux écueils de sa mémoire... Seules la faim, la fatigue ou la soif ont parfois réussi à l'abattre. Alors la nature complice plaçait une source sur son chemin, des racines ou des fruits à portée de sa main...

Dans la petite crique battue par les vagues, Feïn a acquis la certitude que le passé ne pouvait être ressuscité. Ce cadavre apporté par la mer était ailleurs, en même temps, une sirène qui lui apprit l'amour fou... De ce point de vue Toriarrak prend un air de légende, et Phalène ne vit plus que dans ses souvenirs.

Phalène...

Feïn est parvenu au pied des gibets noirs et poisseux. Pour la première fois depuis qu'il a quitté la crique, quelque chose attire son attention. Il le voit là, cloué au mât du gibet — il le reconnaîtrait entre mille : son arc-à-musique.

Sidé, il contemple l'instrument craquelé par le soleil, bruni par le sang qui a coulé du gibet — au sommet duquel pendent quelques lambeaux indéfinissables... Il le décroche avec d'infinies précautions, écoutant en lui-même un vent hurlant qui balaie le paysage factice de sa mémoire. Il s'assoit au pied du pilier, parmi les fleurs de mandragore..., tire des cordes racornies une longue plainte grinçante.

Le son grêle de l'arc-à-musique lui évoque des scènes cruelles et sanglantes. Les mandragores dodelinent autour de lui, chuchotant leur vie née de la mort — la mort irrévocable, les râles des suppliciés, les clappements des nécrophages — Phalène, Phalène...

Phalène est maintenant dans cette mandragore, dans le son de l'arc-à-musique, dans le vol des corbeaux. Phalène n'est plus humaine,

n'a plus d'amour pour Feïn...

Alors je n'irai pas plus loin, décide-t-il. Toriarrak est mort, et aussi mon enfance...

Il entend de nouveau cet *appel* — l'appel de Thazi la chimère, la lointaine sirène, ce murmure qu'il fuyait, qui rythme à présent sa musique... Mais Feïn ne veut pas retourner là-bas — où que ce soit. Le ressort de ses actions s'est brisé net devant ce gibet. Que vaut une vie de souvenirs ? Pas plus qu'un tapis de feuilles mortes...

Les yeux perdus dans la nuit rougeoyante, Feïn tournoie en lui-même autour de ces cercles de mort, assiste impuissant à l'effeuillage brutal de son arbre de vie. Retrouvant les gestes du passé, ses doigts égrènent les cordes flétries de l'arc-à-musique, en tirent un arpège aigre et monotone... La brise pousse cette mélopée vers Sirtori endormie, le vent gémissant dans les rues la répercute contre les maisons, à travers portes et fenêtres, jusque dans le sommeil agité des habitants..., jusqu'au Temple Céleste.

L'Etoile Rouge est masquée par une falaise de nuages qui monte de l'horizon. Une aube claire pointe à l'est, mais à l'ouest le tonnerre gronde, menaçant. La plainte lancinante de l'arc-à-musique, emportée par la bourrasque naissante, déchire le sommeil des gens inquiets, électrisés par l'affrontement imminent des éléments.

— Ecoute...

Le vent gémit, le son grelotte dans les rues vides. Les nuages montent, noirs, épais.

— L'arc-à-musique !

L'écho ricoche faiblement. Des volets grincent et claquent. L'aube est repoussée par le front de nuages.

— La prophétie ! La prophétie de Phalène !

Un sourd roulement de tonnerre estompe l'arpège aigret. Les nuages se bousculent, fouettés par le vent. Des gens stupéfaits sortent sur le seuil de leur maison. Un garde court dans les couloirs du Temple Céleste.

— Feïn ! Feïn ! Le Dieu Vivant !

Un éclair zèbre le ciel qui a viré au noir. Appuyé contre le gibet, le regard illuminé, Feïn joue inlassablement. Des hommes, des femmes courent dans les rues de Sirtori. Des gens s'agitent dans le Temple ; un dignitaire frappe à la porte de l'Harmoniseur.

— Galova ! Galova ! Le Dieu de Colère !

— La vengeance ! La vengeance !

— Feïn est revenu !

— Il a ressuscité !

Une foule irrésistible franchit la porte de l'est, débordant le mince cordon de Protectors accourus en renfort. L'orage écrase le ciel, éteint l'aurore. Jiad Kaïn sort en trombe de sa chambre et se rue

vers les écuries, suivi d'un aréopage de prêtres anxieux.

— La liberté ! Galova ! La liberté !

— La prophétie s'accomplit !

— Feïn ! Feïn !

Feïn joue au pied du gibet. La musique s'écoule de son instrument magique, qui semble revivre, brille aux feux morts-nés de l'aube, vibre au rythme de *l'appel* qui bat dans son corps. La foule se déverse dans la plaine et accourt vers lui. Un éclair fulgure, le tonnerre gronde.

Monté sur son grand lévrier noir, Jiad Kaïn franchit la porte à son tour, suivi par les prêtres et une section de ses gardes noirs.

La foule fanatisée se rassemble aux pieds de Feïn qui s'arrête de jouer, étonné par ce monde soudain. Des centaines de gens s'agenouillent devant lui, le contemplent avec espoir, avec dévotion.

Des cavaliers surgissent dans la plaine. La silhouette de celui qui les mène rappelle quelqu'un à Feïn, un homme qui sent le sang...

L'orage éclate brusquement. D'immenses éclairs craquent et brisent l'atmosphère — une pluie diluvienne s'abat sur la plaine. La foule se bouscule devant l'assaut des gardes noirs, culbute dans la poussière soudain changée en boue. Les soldats cognent et frappent, se frayent un chemin vers Feïn, acculé au mât du gibet, armé de son seul arc-à-musique.

Une lueur insane dans le regard, Jiad Kaïn saute à bas de son lévrier, dégaine son poignard de cérémonie et s'approche lentement de Feïn. Les prêtres se groupent derrière lui. Les Protectors peinent à contenir la foule.

Les nuages dardent des éclairs livides, tombent en cataractes. Un mugissement monte de la foule qui se lève, se ressaisit :

— Liberté ! *Liberté ! !*

Les gens se précipitent sur les prêtres et les gardes noirs, en un assaut massif, désordonné, sauvage.

— FEIN ! FEIN ! ! hurlent-ils en se jetant sur les épées brandies.

Jiad avance encore d'un pas — pousse un cri bestial et bondit sur Feïn, lame haute.

— *Thazi !* appelle Feïn dos au gibet, bras levé en une protection dérisoire.

— Meurs, démon ! hurle Jiad.

Le poignard plonge sur Feïn — s'enfonce dans la poitrine de Thazi.

L'Harmoniseur a un hoquet de surprise. Il veut arracher l'arme, frapper Feïn tombé à terre — impossible. Sa main est prise dans un étau, une poigne d'acier. Le poignard est enfoncé jusqu'à la garde entre les seins nus de Thazi, sous la pierre verte enchâssée — mais le sang ne coule pas, Thazi ne faiblit pas. Elle serre la main exsangue de

Jiad sur la poignée, enfonce dans ses yeux exorbités les vrilles noires de son regard.

La bataille fait rage autour d'eux, et l'orage au-dessus. Cris, râles, clameurs, chocs des armes, fracas du tonnerre, fulgurances des éclairs... La pluie dilue la boue, la sueur, le sang, la peur.

— Qui — qui es-tu ? balbutie Jiad Kaïn.

Ce sont ses dernières paroles. Le noir regard de Thazi, rivé sur ses yeux glauques, se borde soudain de rouge — qui s'illumine, s'embrase, aveuglant... A nouveau son feu intérieur consume le corps de Thazi, se concentre dans sa tête — et la *démone* en jaillit, blême fulgurance — un râle étrange sort de la bouche tordue de Jiad Kaïn. Ses jambes se dérobent sous lui, ses traits se liquéfient... Il pousse un hurlement de damné — qui court sous l'orage et interrompt la bataille. Sa main se détache de son bras comme un fruit blet, ses jambes se fissent et s'affaissent, une sanie puante coule de sa tête qui mollit et se déforme... Il s'effondre dans la boue, se résout en une horrible putréfaction que la pluie tente vainement de laver...

Thazi extrait le poignard de sa poitrine, le brandit vers le ciel tumultueux. Effilé, brillant, il capte les éclairs. Feïn s'est relevé, dévisage effaré cette jeune fille nue qu'il a appelée dans un cri de détresse. Ainsi dressée dans la tourmente, au milieu du champ de bataille, elle évoque une déesse de la guerre, l'égérie de la haine, le visage de la mort.

— Chimère... Chimère..., murmure la foule atterrée.

Les plus effrayés sont les gardes noirs de Jiad Kaïn, car ils ont tous un fragment de pierre verte serti dans la poignée de leur épée : ils ne devraient pas voir la chimère, or ils la voient — et elle a changé leur chef en un magma informe et putride !

Ils battent en retraite, cherchent en vain le renfort des prêtres subalternes qui ont fui depuis longtemps. Autour d'eux, les murmures de la foule ont changé.

— Feïn... *Feïn* ! FEIN ! ! crie de nouveau le peuple galvanisé.

Haine et fanatisme embrasent les regards, l'assurance de la victoire renforce les assauts que livrent les Sirtoriens à leurs oppresseurs en débandade. Les gardes noirs tentent de s'enfuir mais ils sont cernés — et aux cris de *Feïn* et de *Galova*, ils sont tous massacrés.

— Aimes-tu cela ? demande Thazi à Feïn pelotonné contre le gibet, serrant son arc-à-musique sur son torse. Veux-tu être un dieu vivant ?

— Non ! Non ! Je ne comprends pas...

— Préfères-tu venir avec moi ? Réponds vite !

Alentours le massacre se poursuit dans la boue et la fureur. Des faces ivres d'extase et de sang se tournent vers lui. Des hommes se prosternent, lui présentent les têtes coupées de leurs ennemis.

— Ils ne me laisseront jamais partir, réalise Feïn affolé.

— Il y a un moyen très simple de fuir tout cela. Simple et rapide... si tu me fais confiance.

— Lequel ?

— Me fais-tu confiance ?

Thazi lui sourit — un sourire d'amour.

La pluie redouble de violence. Des cris d'adoration montent de la foule boueuse et ensanglantée, couvrant les râles des blessés :

— O Feïn, notre Dieu de Colère !

— Donne-nous la protection de Galova !

— Délivre-nous des tyrans !

— Feïn, notre guide en guerre sainte !

Feïn frémit, reporte son regard sur Thazi.

— Je te fais confiance.

Thazi lève à nouveau le poignard vers le ciel — son fil capte les éclairs, et les reflets rouges de son regard. Elle se met à crier — un cri de mouette supersonique — se retourne brusquement, puis d'un geste à la fois ferme et doux, plonge le poignard dans le coeur de Feïn.

Le ciel craque au-dessus des gibets, les nuages dardent une langue de feu livide — le mâât noir éclate, fauché par la foudre, s'abat sur la foule hurlante qui reflue en désordre.

Conjuration de sorciers

Pires que les monstres de la mer
Incubes, succubes, démons, chimères
Un autre monde, une autre vie
Surgit sous l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

La douleur reflue, son voile rouge et brûlant s'estompe. Sous son corps, la froideur de la pierre. Contre lui, la chaleur de Thazi, dont les bras l'enlacent... Il ouvre les yeux — sur son visage blanc, ses cheveux de jais, son sourire vermeil. Elle le contemple, de son regard noir comme l'infini...

Feïn porte la main à son coeur : pas de sang, pas de blessure. Rien — pas même un battement. Respire-t-il seulement ?... Il n'en est pas certain.

— Thazi... Est-ce que je suis mort ?

La jeune fille se met à rire.

— Ça dépend du point de vue...

Son regard insondable se modifie, se brouille. Elle frémit... Son bras qui soutient Feïn passe à travers son cou, ses épaules. Privée d'appui, la tête de Feïn heurte la dalle de pierre — s'y enfonce. Son corps sombre également, comme dans une eau grise et figée. Sa bouche bée sur un cri muet — Thazi croche sa tunique, le titre à elle, le serre contre son sein, rieuse. Feïn suffoque.

— Que... comment...

— Chut, fait-elle. On vient.

Agrippé à Thazi, il regarde autour de lui..., reconnaît l'endroit.

L'esplanade au dallage immémorial. La longue flèche de métal, qui perfore la nuit rouge. Les arches de glace aux reflets changeants, les anciennes colonnades...

Shact. Feïn est de retour.

Des gens viennent en effet, tout autour de l'esplanade, entre les arches de glace. Vêtus de longues robes pourpres, ils glissent comme des ombres sur le dallage.

— Lève-toi, intime Thazi. Tu dois saluer tes maîtres... Ils t'ont sauvé la vie.

— Ma vie ? Je suis vivant ?

Thazi ne répond pas, aide Feïn à se lever. Il se tient mal assuré sur ses jambes, observant l'approche de ces hommes pourpres, anciens, hiératiques. Des visages inconnus... sauf un, qui lui sourit.

Cheveux d'Argent.

Je ne lui ai pas échappé, réalise Feïn. Toujours, il savait où j'étais, ce que je faisais.

— C'est exact, répond Cheveux d'Argent, qui a lu dans ses pensées. Nous savons où tu es, ce que tu fais... depuis ta naissance.

— De même pour Thazi, ajoute un vieillard aux traits émaciés, aux longs cheveux cuivrés. (Il la toise d'un air sévère.) Nous savons, par exemple, que tu es allée terroriser Lahil Sertilio au milieu des glaces, par pur esprit de vengeance, alors que ton devoir était de rester près de Feïn.

Thazi ne détourne pas son regard fier de ces yeux scrutateurs.

— Mais je suis arrivée à temps, rétorque-t-elle. A temps pour sauver Feïn du poignard de Jiad Kaïn. N'était-ce pas l'essentiel ?

Le vieillard hoche la tête. Une ombre de sourire étire ses lèvres minces.

— Tu es comme ton père, dit-il. Tu as réponse à tout.

Thazi lance un coup d'oeil à Cheveux d'Argent — qui le lui retourne. Mais Feïn ne perçoit pas d'amour entre eux. Juste du respect — le respect de deux égaux, partenaires dans la même aventure.

— Puisque tu as réponse à tout, reprend le Maître des Formes, j'aimerais que tu m'expliques... ceci.

Il tend un doigt décharné vers les seins nus de la jeune fille, entre lesquels luit doucement la pierre verte, enchâssée dans sa chair.

— Cette pierre me nourrit, déclare-t-elle. Elle décuple mon énergie, mon assurance, ma clairvoyance... Elle fait partie de moi maintenant.

— Je ne comprends pas, intervient un autre homme, au visage sombre et fermé. La pierre verte ne repousse-t-elle pas les chimères ?

— Thazi n'est qu'à moitié chimère, lui rappelle Cheveux d'Argent. Fille d'une succube et d'un sorcier... Sa vie est réelle.

— Et que te prend cette pierre verte en échange ? demande le

Maître des Formes.

— D'après Gouil, elle prend ma vie... Je ne suis pas immortelle.
Le vieillard hoche de nouveau la tête, dubitatif.

— Intéressant... Il se pourrait alors que tes enfants d'origine chimérique ne soient plus repoussés par cette pierre verte... mais *attirés* par elle. Ce qui ouvre de nouvelles perspectives — d'expansion !

Plusieurs sorciers opinent en silence. Des échanges s'amorcent entre eux, que Feïn perçoit tels des murmures indistincts aux creux de son oreille, des courants d'air sur sa peau. Thazi interrompt ce dialogue imperceptible :

— Mes enfants ?

— Ceux que tu auras de ton ami Feïn... Ignorerais-tu le but de tout ceci ? Le destin qui vous unit ?

— Moi je l'ignore, dit Feïn. Pourquoi nous harcelez-vous de la sorte ? Pourquoi tenez-vous tant à notre union ?

— Parce que vous sèmerez les fruits de cette union dans le monde des Nouveaux Hommes. Et pourquoi cela ?

— Pour que Chimère parvienne à la réalité.

— Pour que Chimère reconquiert son territoire.

— Pour consolider notre ancien pacte avec Chimère...

— Pour que périclise la religion de Galova !

— Pour que notre pouvoir s'étende à nouveau sur ces terres !

— Pour que soit détruite la tyrannie des Nouveaux Hommes !

Le Maître des Formes lève la main, coupant court à ces commentaires.

— Cela répond-il à ta question ?

Feïn acquiesce en silence. Ces réponses soulèvent une foule d'autres questions : que sont réellement ces êtres — les sorciers de Shact ? Quelle est cette étrange puissance, qui leur permet de l'attirer ici, par-delà les noirs tunnels de la mort ? Sont-ils eux-mêmes immortels ?

— J'entends ton désarroi, dit Cheveux d'Argent. Nous te devons quelques explications à toi aussi... (Il glisse un bras sur ses épaules. Feïn tressaille — mais cette fois le bras ne traverse pas l'épaule.) Venez par ici. Nous allons vous montrer votre logis... Nous parlerons en chemin.

Tous se mettent en route, à pas lents, glissants comme des ombres. Thazi prend la main de Feïn, entremêlant leurs doigts. De l'autre côté, Cheveux d'Argent maintient son bras sur son épaule. Comme s'ils m'emmenaient à un autre sacrifice, songe Feïn saisi d'une crainte irraisonnée. Irraisonnée, car il ne sent pas le sang, ni la haine, ni l'excitation morbide comme sur la tour de noire à Mérontori. Au contraire, il ne perçoit que sagesse, bienveillance... et l'aura sacrée d'un grand mystère. Autour de ces hommes en pourpre, il devine des

silhouettes indistinctes, des formes évanescentes, des regards écarlates — les démons de la nuit, ses chimères familières, qui dansent sous l'Etoile Rouge et rient dans son esprit... Nulle méchanceté, nulle malveillance : la joie simplement — la reconnaissance. Il est des leurs maintenant...

— Jadis — raconte Cheveux d'Argent — il y a bien des cycles de cela, ces terres qui s'appellent Enlall et Torien étaient désertes, vides de toute présence humaine. Nous — les Premiers Hommes — nous arrivâmes par la mer, chassés de nos contrées situées sur l'autre face du monde par ceux que le *Livre de Galova* appelle les Nouveaux Hommes, les fondateurs de cette religion qui domine le pays Torien. Nous nous installâmes ici, en Enlall, et bâtîmes Shact, notre capitale. Puis nous essayâmes à travers le pays...

« Nous savions que tous les trois siècles, l'Etoile Rouge enfle dans le ciel, fait monter la mer et rend visible l'Autre Monde, qui n'est pas son émanation mais se trouve toujours là, mêlé au nôtre en permanence. Seuls les fous, les illuminés, les simples d'esprit ou des sorciers bien entraînés savent le voir... et communiquer avec lui. Sauf quand grandit l'Etoile Rouge : alors tout le monde peut le voir... Et commencent des années de terreur et de folie.

« Cependant nous, sorciers de Shact, avons compris qu'il était vain de lutter contre Chimère : c'est comme si nous voulions combattre nos propres rêves, effacer notre ombre ! C'est pourquoi nous avons conclu des alliances avec Chimère, entretenu des rapports d'amitié... voire d'intimité.

« Puis les Nouveaux Hommes débarquèrent à leur tour, cherchant de nouvelles terres où se répandre, et fondèrent le pays de Torien... Ils avaient découvert, je ne sais où — et eux non plus apparemment — que cette mystérieuse pierre verte éloigne les émanations chimériques, ou du moins les cachent à qui la porte. C'est ainsi que les Doigts Verts de Galova envahirent Torien... Ils voulurent pareillement répandre leur religion intransigeante et tyrannique au pays d'Enlall, mais les habitants se défendirent vaillamment. Il y eut de nombreuses guerres... qui ne s'éteignirent qu'avec la montée d'un nouveau cycle de l'Etoile Rouge. Un statu quo s'instaura face à ce redoutable ennemi commun : Chimère... Les habitants d'Enlall, effrayés, se dressèrent alors contre nous, nous isolèrent dans notre cité de Shact et sur quelques îles perdues.

« Or nous, sorciers de Shact, sommes liés à Chimère par ce très ancien pacte d'amitié et d'assistance mutuelle. Or nous, sorciers de Shact, sommes les ennemis de toujours de ces chiens religieux de Torien. Mais la guerre, la lutte armée n'est pas dans notre nature. Nous préférons aider, soutenir et unir tous ceux qui, comme toi, Thazi, ou Gouil mon neveu, ont avec Chimère des contacts privilégiés, en ont

hérité certains pouvoirs... Ceci afin que Chimère ne s'évanouisse plus dans les limbes et les cauchemars à la fin du cycle de l'Etoile Rouge ; ceci afin que périssent sous la Terreur la religion tyrannique des Nouveaux Hommes ! »

Cheveux d'Argent se tait, et pose sur Feïn un regard qui l'effraie — rouge et meurtrier comme celui d'un pannchat en lutte. Puis cette lueur de mort s'estompe — il sourit :

— Est-ce que tu comprends mieux maintenant ?

Feïn ne répond pas, abasourdi par ces révélations. Allié de Chimère... L'enjeu d'un ancien pacte... Aurait-il pu s'en douter, lui qui parlait en toute innocence aux corbeaux de Toriarrak — dans une autre vie... où une autre femme l'aimait, qui n'était pas sorcière, ni démons, mais humaine... simplement humaine ?

— Et Phalène ? s'enquiert-il. Pourquoi ne l'avez-vous pas aidée ?

Les doigts de Thazi se crispent entre les siens. Jalousie ? Feïn évite son regard, écoute la réponse de Cheveux d'Argent :

— Phalène n'avait plus que la force de son amour, la folie de sa haine pour la guider. Elle s'est donnée à Chimère... corps et âme. Elle est dans l'Autre Monde maintenant, ombre dansant sous l'Etoile Rouge, sans conscience humaine. C'est mieux ainsi...

Feïn médite ces paroles. Phalène... ombre parmi les ombres... chimère dansante... Saurait-il la reconnaître ? Est-elle une de ces silhouettes évanescences qui folâtraient dans les rues ?

— Et moi, comment suis-je encore vivant ? s'inquiète-t-il. Comment Thazi m'a-t-elle soustrait au poignard de Jiad Kaïn ? Est-ce que je suis... *vraiment* ici ?

Car une image le hante, une vision d'horreur, qui l'empêche encore d'adhérer à cette conjuration de sorciers : celle d'un corps féminin au fond d'une grotte — un cadavre bouffi par les eaux, rongé par les algues... le corps de Thazi.

— Tu veux *vraiment* le savoir ? intervient Thazi. Père, je lui montre ?

Cheveux d'Argent écarte les bras, signifiant qu'il se dégage de toute responsabilité. Thazi se met face à Feïn, pose ses deux mains sur ses joues. Il esquisse un geste de recul.

— Laisse-toi faire, murmure-t-elle. Il n'y a aucun danger.

Elle sourit — un sourire carnassier — et tourne brusquement sa tête sur la droite.

Eclairs, tonnerre — le ciel roule furieusement, la pluie tombe en cataractes — sur les cris, les clameurs, le cliquetis des armes. Des silhouettes s'agitent et se battent dans la boue, au pied de deux poteaux noirs surmontés d'une roue de torture... Le troisième est réduit à un moignon carbonisé. FEIN ! FEIN ! GALOVA ! hurlent les combattants, au

milieu des râles et des gémissements, dans la boue et le sang — brandissant les têtes tranchées des gardes noirs, arrachant leurs uniformes. MORT ! MORT ! hurlent-ils encore, dansant comme des damnés autour du gibet — au pied duquel gît un cadavre, le coeur transpercé du poignard de cérémonie de Jiad Kaïn, ses cheveux blonds dégoulinant sur son visage exsangue...

— Alors, tu as vu ? demande Thazi.

Feïn déglutit — porte une main à son cou endolori. Ses yeux pervenche sont voilés, bordés de rouge. Il ne peut proférer un seul mot, pas même penser à ce qu'il a vu : son esprit *refuse* cette vision. Tout se brouille autour de lui : les murs ondulent comme dans des ondes de chaleur, le ciel se tord en une sombre spirale, le sol dallé se dérobe sous ses pieds... Cheveux d'Argent tente de le retenir — mais ses mains traversent le corps de Feïn, frémissant comme une gelée.

— Feïn ! Feïn ! Reste avec nous...

Les sorciers pourpres se sont arrêtés, entourent Feïn qui s'enfonce dans le dallage de la rue — les yeux exorbités, bouche béante sur un hurlement muet — un cri de souffrance et de mort, lâché dans un autre monde...

Thazi s'accroupit, l'empoigne, l'arrache à la gangue de pierre, le serre contre son sein, qui se mouille des sanglots de Feïn.

— Thazi, l'interpelle le Maître des Formes, il faut donner beaucoup d'amour à ce garçon. Beaucoup d'amour... si tu veux le garder près de toi.

— Ne t'inquiète pas, Maître des Formes, répond-elle avec conviction. Il sera mon amant... jusqu'à ma mort, et même au-delà.

Des pleurs d'enfant

Un vent glacé gémit dans les rues de Toriarrak, fait craquer les grands arbres-à-fil. L'Etoile Rouge brille d'un éclat acéré au coeur de la nuit d'hiver, sème sur la neige des milliers de rubis... ou de gouttes de sang, selon le regard qu'on porte. Les maisons paraissent mortes, closes et noires, enfouies sous la neige. Ici où là, une fumée sort d'une cheminée, se tord comme un spectre dans le ciel, attestant d'une vie terrée, presque secrète. Car il n'est pas prudent de sortir dans la nuit rouge, même au creux de l'hiver... Les chimères ignorent le froid.

En voici deux qui marchent sans bruit, surgies de nulle part, ombres pourpres sur la neige rosée. Leurs pas ne laissent aucune empreinte, leur haleine ne produit pas de vapeur, le vent les traverse sans rencontrer d'obstacle. Seuls leurs yeux lumineux trahissent leur présence — lumière noire chez l'une, bleu pervenche chez l'autre. Ne serait cette panière d'osier, remplie de fourrures, qu'elles portent avec précaution...

Les deux chimères se dirigent vers l'immense bergerie où dorment les grands moutons bleus, enfouis sous des monceaux de paille. Près de la bergerie, la chaumière qui abrite Grosse Mani, flanquée de son apprentis à l'abandon.

Les silhouettes s'arrêtent devant la porte, y déposent la panière. Elles la contemplent longuement. .. Celle aux yeux noirs arrange un peu les fourrures, tandis que l'autre fixe la porte de la maison — son regard pervenche se voile...

Puis les chimères s'éloignent dans la nuit rouge, dans la bise qui gémit, sans bruit, sans trace... vers un Autre Monde.

Grosse Mani s'éveille en sursaut dans le noir, se dresse sur son séant, tend l'oreille, aux aguets. Qu'a-t-elle entendu ? On aurait dit un cri — comme des pleurs d'enfant...

Elle secoue la tête : non, c'est absurde, j'ai dû rêver...

Oui, c'est cela, elle a rêvé : de Feïn une fois de plus — de Feïn enfant, pleurnichant près d'elle dans l'obscurité — Feïn son enfant... Elle rêve de lui souvent depuis qu'il est devenu un dieu — ou devrait-elle dire une idole ? Le Dieu de Colère qui foudroya Jiad Kaïn le Sanguinaire, le Dieu ressuscité, Celui qui reviendra, le Rédempteur, que sait-elle encore... Adoré en secret, voire ouvertement, prétexte à la révolte, étendard de la guerre sainte... Des villes soulevées, des villages pillés, des Temples Célestes détruits, et des morts et du sang versé... Tout cela au nom de Feïn ? Son petit Feïn, son enfant, son berger aux yeux bleus ? Non, c'est impossible. C'est une imposture. D'ailleurs personne n'y croit au village, sinon un ou deux jeunes, ceux qui se moquaient le plus de lui évidemment. Mani ignore comment tout cela est arrivé, mais elle est sûre que Feïn n'y est pour rien. Pas le Feïn qu'elle a élevé, nourri au sein...

Grosse Mani soupire et s'allonge — le bruit se reproduit.

Etouffé mais proche — des pleurs d'enfant, à n'en pas douter. L'émotion étreint Grosse Mani, son coeur bondit dans sa vaste poitrine.

Des cris de bébé, oui... Ça vient du dehors ! Comment est-ce possible ?

Elle se lève, tâtonne à la recherche de la lampe à huile. L'allume à l'aide d'un tison extrait du foyer, se dirige lentement vers la porte.

Un bébé dehors, par cette nuit terrible ? Comment une chose pareille peut-elle arriver ? Ou bien serait-ce... Galova me protège !

Grosse Mani hésite devant la porte, serre dans sa main le fragment de pierre verte pendu à son cou, comme si elle pouvait en extraire un surcroît de protection. Elle prend son souffle — ouvre la porte.

Son regard tombe aussitôt sur la panière.

Les vagissements en sortent.

Galova ! Un bébé abandonné !

Elle tire la panière à l'intérieur, referme la porte, la pousse près de l'âtre dans lequel elle jette une brassée de bois sec.

Le feu pétille, éclaire la pièce, répand un peu de chaleur. Mani se penche sur la panière, soulève doucement les fourrures.

Un bébé gît là, tout petit et bleui par le froid. Un corps potelé, une bouille ronde, d'épais cheveux d'un noir de jais et de grands yeux d'un bleu pervenche — où brille une flamme étrange. Mani frémit, se rétracte — mais le bébé cesse de vagir, la dévisage et lui sourit.

Alors Mani se sent fondre, oublie l'étrangeté de ces grands yeux

bleus, prend le bébé dans ses bras et le serre contre son sein. Le nourrisson gazouillant attrape son fragment de pierre verte et le porte à sa bouche. L'éclat rubescent de ses yeux augmente... Mani est rassurée cependant : les chimères craignent la pierre verte.

Elle découvre un de ses seins plantureux pour lui donner la tétée... Elle sait déjà qu'elle élèvera ce bébé comme sa propre fille. Si personne ne la réclame...